

44

DAD AUTÓ
CIÓN GENE



PT2504

.S88

F4

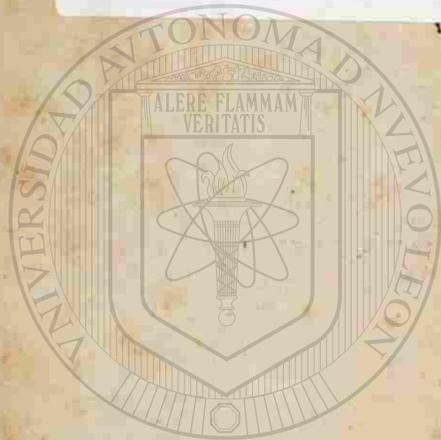
1850

c.1

ALMA MATER



1080074816



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

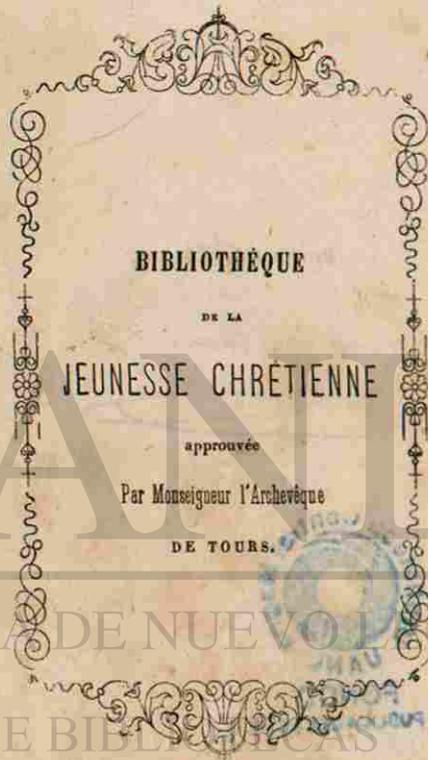
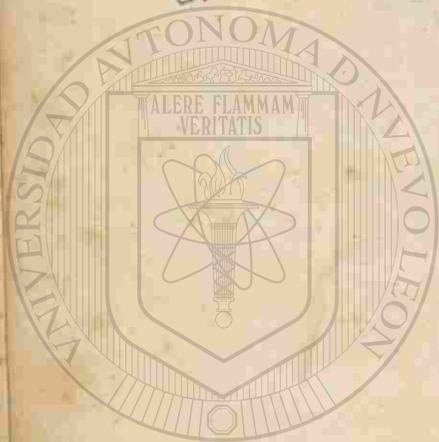
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

8814188

~~883~~

83=4

S.



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

approuvée

Par Monseigneur l'Archevêque

DE TOURS.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Biblioteca Central UANL

FONDO

A. B. PÚBLICA DEL ESTADO

7816

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

REGISTRO GENERAL DE BIBLIOTECAS

FERNANDO

P. 81.



*Quel trouble laissa retomber son bras
pour à frapper encore*

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FERNANDO

IGNOL

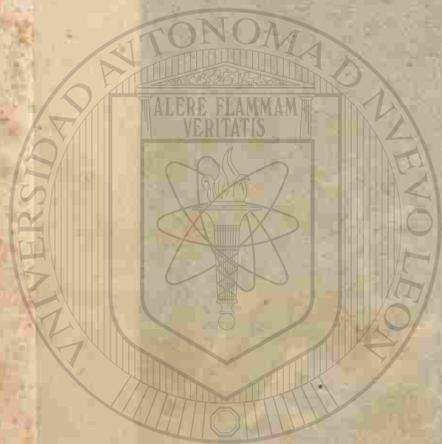
JANL

NOMA DE NUEVO LEÓN

®

1850

29123



FERNANDO

HISTOIRE

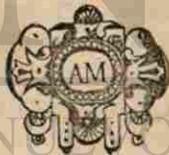
D'UN JEUNE ESPAGNOL

Traduit de l'allemand

DE CRISTOPHE SCHMID

Par Louis Friedel

CINQUIÈME ÉDITION



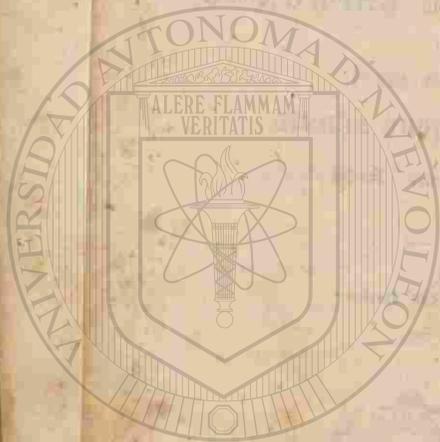
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1850

29123



FERNANDO

CHAPITRE I.

Naissance de Fernando.

A l'époque où l'empereur d'Allemagne était aussi roi d'Espagne, le puissant comte Alvarès vivait dans cette belle et riche contrée. Il était grand d'Espagne, dignité à laquelle les ducs et les nobles de la plus ancienne race sont seuls élevés. Il habitait à Madrid, capitale du royaume, un palais magnifique; dans les plus belles et les plus riantes provinces de l'Espagne, il possédait plusieurs châteaux et de vastes domaines; il jouissait en outre de revenus considérables: sa fortune était immense. Mais ce qui valait mieux encore que toutes ces richesses, le comte Alvarès avait l'esprit étendu et solide, et le cœur

Fernando.

1

animé des plus nobles sentiments. Il ne faisait usage de son crédit et de sa fortune que pour le bonheur de ses semblables.

Son épouse, dona Isabelle, était une des femmes les plus accomplies qui aient jamais existé. Quoiqu'elle fût d'une santé un peu faible et d'une pâleur excessive, sa douceur et sa bonté donnaient à son visage un charme inexprimable. Elle avait dans ses manières, comme dans ses traits et dans tout son être, un je ne sais quoi extrêmement délicat. En la considérant, on croyait voir un beau lis près de s'épanouir.

Les deux époux passaient ensemble une vie très-heureuse; mais comme sur cette terre aucun bonheur n'est parfait, ils avaient aussi leur chagrin. Quoiqu'ils fussent mariés depuis plusieurs années, ils n'avaient point encore d'enfants qui pussent un jour hériter non-seulement de leurs biens, mais encore de leurs vertus. C'était surtout pour dona Isabelle une véritable peine. Elle craignait de voir diminuer l'affection de son époux; elle enviait le bonheur de toutes les femmes mariées qui ont des enfants. Un jour, en se promenant dans les champs avec le comte, elle rencontra une pauvre femme portant sur ses bras un charmant petit garçon, fort proprement tenu et joli comme un ange. La

comtesse ne put s'empêcher de soupirer : tout en le contemplant avec plaisir, elle dit à la mère : « Voulez-vous me vendre votre bel enfant? je vous en donnerai tout ce que vous voudrez. — Non, Madame, s'écria la pauvre mère, pas pour toutes les mines d'or du Pérou! » En s'éloignant, la comtesse dit à son époux : « Ah! que cette pauvre femme est riche! elle possède un fils, et combien je me trouve pauvre au milieu de nos richesses, puisque je suis privée du bonheur d'être mère! »

Enfin, les prières ferventes de la comtesse et ses vœux ardents furent exaucés : elle devint mère d'un fils. L'enfant était frais et bien portant, mais la mère tomba dangereusement malade, et bientôt on perdit l'espoir de la ramener à la vie. Ses derniers moments, touchants et sublimes, dévoilèrent toute la puissance de la religion. Pleine de foi et de confiance, elle s'abandonna à la volonté du Très-Haut; l'espoir d'une vie éternelle lui faisait envisager la mort sans effroi. Elle consolait même son époux qui était accablé de la plus profonde douleur, et le remerciait du bonheur qu'elle avait goûté avec lui; puis elle demanda à voir encore une fois son enfant. Elle s'assit sur son lit, pressa son fils sur son cœur, le contempla en lui souriant pour la dernière fois, et l'arrosant de ses larmes :

« Pauvre enfant, lui dit-elle, tu me regardes, mais tu ne me connais pas encore, tu ne sais pas que je suis ta mère, tu ignores encore combien mon cœur est plein d'amour pour toi. Tu ne pourras pas saluer de ton premier sourire ta mère qui va bientôt te quitter, ni réjouir son oreille du doux nom de mère. Jamais tu ne te rappelleras mes traits, car bientôt je ne serai plus qu'un monceau de poussière; tu ne te souviendras pas même de m'avoir vue. Privé de mes tendres soins, il faut que tu grandisses, Dieu sait comment, à moins que la mort ne vienne nous réunir dans l'autre monde! Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » Des larmes abondantes l'empêchèrent de continuer. Elle couvrit l'enfant de baisers, le bénit, et le rendit à son père. « Je le confie à Dieu et à toi, dit-elle; le Seigneur aura pitié du pauvre orphelin privé de sa mère, et toi, tu l'éleveras en père tendre et fidèle. »

La douleur et les efforts qu'elle venait de faire pour parler l'avaient épuisée. Elle se tut quelque temps, et leva ses regards vers le ciel, en priant en silence.

La fièvre redoubla. Tout à coup elle demanda son écrivain. Le comte crut qu'elle était dans le délire; mais elle lui dit: « Je sais bien ce que je veux; qu'on me l'apporte. » On le lui ap-

porta. « Cher époux, dit-elle au comte, tu me donnas ces parures pour présent de nocces; je voudrais les laisser, si tu y consens, à ta sœur dona Blanca, la meilleure, la plus tendre de mes amies. C'est elle-même qui orna mes cheveux de ces parures le jour de mon mariage, qu'elle les reçoive le jour de ma mort, comme un dernier témoignage de mon amitié. » La fatigue la contraignit de s'arrêter quelques instants, puis elle ajouta: « J'ai encore un vœu à exprimer: la première éducation des enfants appartient aux mères; je désirerais donc que ma chère Blanca, cette excellente mère de famille, se chargeât d'élever mon enfant avec les siens. Puisse ce vœu être exaucé!

— Sois tranquille, ma chère Isabelle, répondit le comte, Dieu disposera tout pour que ton amie devienne la mère adoptive de notre cher enfant. »

Car il pressentait déjà qu'il ne survivrait pas longtemps à son épouse adorée.

La vertueuse Isabelle supportait ses souffrances avec une résignation chrétienne. Mais ses forces diminuaient sensiblement, et sa fin s'approchait. Le comte, plongé dans une profonde affliction, était assis près de son lit de mort. Peu à peu tous les habitants du château vinrent se réunir autour d'elle, à pas lents, les mains

jointes, les yeux remplis de larmes, et se mirent à prier en silence et dans un pieux recueillement pour leur chère et bien-aimée maîtresse. Un morne silence régnait dans la chambre de la malade, tous les assistants étaient en proie à une douloureuse attente.

Les fenêtres de l'appartement donnaient sur le jardin qu'embellissait encore un magnifique jour de printemps. Une personne dit à une autre tout bas, mais pas assez bas encore : « Ah ! qu'il est pénible d'être ainsi enlevé à ce monde si beau, à des êtres si chers ! » La comtesse, qui entendit ces mots, car les mourants ont l'ouïe très-fine, répondit : « Non, ce n'est pas si pénible; car en quittant ce monde, je vais dans un monde plus beau où mon époux et mon enfant, et tous ceux que j'ai aimés sur la terre me suivront un jour. » Quand elle prononça ces paroles, son visage resplendissait de foi et de l'espérance d'aller habiter la demeure céleste. Quelques moments après, elle expira au milieu des larmes et des sanglots de son époux et de tous ses serviteurs, assistée des prières d'un pieux ecclésiastique, venu d'un monastère voisin. Ce vénérable prêtre avait entendu sa dernière confession, et elle avait reçu de sa main le pain de la vie pour le long voyage de l'éternité.

La douleur du comte était inexprimable. Se

tordant les mains et versant des larmes brûlantes, il tomba à genoux devant le lit de mort de sa chère Isabelle, et s'écria d'une voix déchirante : « Seigneur ! Seigneur ! mon âme est brisée : mais vous l'ordonnez ; que votre volonté s'accomplisse ! » Puis, contemplant encore une fois le visage glacé de son épouse : « Adieu donc, s'écria-t-il, ange de bonté, que le Ciel m'ait envoyé pour être ma compagne sur cette terre. Tu étais en effet mon bon ange, mon ange gardien : tu avais su calmer mon caractère irascible ; tu m'as détourné de bien des démarches imprudentes ; tu m'as servi de guide et de conseil dans bien des circonstances, et enfin tu as su maintes fois appeler mon attention sur le bien que je pouvais faire et que je n'eusse pas fait sans tes douces remontrances. Tu étais pour moi une apparition céleste, qui s'est évanouie devant mes yeux pour descendre dans la tombe, ou plutôt pour remonter au ciel. Dieu veuille que nous nous revoyons bientôt dans le séjour des bienheureux !... » Rien ne put l'empêcher d'accompagner le convoi de son épouse ; et comme à cause de sa santé débile elle avait beaucoup souffert sur cette terre, il se joignit avec ferveur à cette prière des prêtres : *Seigneur, accordez-lui un repos éternel, et éclairez-la de votre immortelle lumière.*

La seule consolation qui restait au comte était alors son enfant, qui fut baptisé et nommé *Fernando*; ce nom répond en français à celui de Ferdinand. Plus de dix fois par jour il s'approchait du berceau de son fils pour le contempler; souvent il le prenait dans ses bras, et le promenait dans le jardin; et quiconque voyait ce malheureux père, en habits de deuil, tenir entre ses bras un enfant vêtu de langes d'une blancheur éclatante, ne pouvait s'empêcher de verser des larmes. L'enfant grandissait et devenait chaque jour plus charmant. Ce fut pour son père un ravissement sans pareil, quand, pour la première fois, son fils lui sourit, lui tendit ses petits bras, et montra ainsi qu'il le reconnaissait. Le comte attendait avec impatience l'instant où son cher Fernando bégaierait le doux nom de *papa*.

Mais les décrets de la Providence ne lui réservaient pas ce bonheur. Une chute de cheval faite récemment lui avait causé une grave blessure et occasionné une maladie de poitrine. Sa santé déclina de jour en jour, et il sentit que sa mort approchait. Alors il dressa lui-même son testament, et il écrivit à son frère pour le nommer tuteur de Fernando; il écrivit également une lettre à sa belle-sœur dona Blanca, pour la prier d'adopter cet enfant et de l'élever avec les

siens. Un jour il se fit apporter son enfant, le pressa sur son cœur, le bénit, et le rendit à la gouvernante avec ordre de le conduire tout de suite chez dona Blanca. Peu d'instants après il ferma les yeux pour toujours, entouré de toutes les consolations de la religion, et dans la douce espérance de revoir au ciel son épouse adorée.

CHAPITRE II.

L'orphelin.

Dona Blanca vivait à plusieurs lieues de là dans un castel antique dont la construction remontait au temps des Arabes et des Sarrasins. L'aspect de ce château avec ses formes anguleuses, la multitude de ses balcons et de ses tourelles terminées en pointe, produisait un effet bizarre, et quiconque y entrait se trouvait saisi d'une sorte de frayeur à la vue de ces escaliers sombres et tortueux, de ces étroits corridors et de ces appartements aux voûtes gothiques. Cet antique château avait cependant une très-belle exposition, de charmants jardins, au milieu d'un riche paysage; c'est pourquoi dona Blanca l'habitait très-volentiers avec ses enfants,

lorsque son époux, colonel d'un régiment espagnol, était à l'armée.

Elle avait appris avec une vive joie qu'Isabelle, avec laquelle, depuis son enfance, elle ne formait qu'un cœur et qu'une âme, avait eu le bonheur tant désiré de mettre au monde un fils. Elle s'en était réjouie sincèrement, car son âme était si noble, si désintéressée, qu'il ne lui vint pas un seul instant dans l'idée que la naissance de cet enfant lui faisait perdre un riche héritage.

Peu de jours après cette heureuse nouvelle, elle apprit la mort d'Isabelle. On s'imagine facilement quelle fut sa profonde douleur! Pour comble d'affliction, et avant que la durée du deuil fût écoulée, elle reçut par un exprès la nouvelle de la mort du comte. Cette nouvelle, qui ne la surprit point, lui arrivait pourtant plus tôt qu'elle ne l'aurait cru; elle en fut d'abord atterrée, puis elle versa un torrent de larmes.

Le surlendemain, à l'heure du souper, on lui annonça l'arrivée de la femme de chambre qui apportait le petit Fernando. Alors la douleur et la joie se disputèrent son cœur: la douleur, parce que l'arrivée de cet enfant renouvelait ses regrets de la perte récente de ses parents; et la joie, parce qu'elle éprouvait une douce satisfac-

tion de voir ce cher enfant, fils unique de sa fidèle amie, confié à ses soins. La femme de chambre entra vêtue de noir, portant dans ses bras ce bel enfant, dont la robe blanche était ornée de rubans de deuil. D'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'acquitta de sa commission. Elle présenta alors la lettre du comte, qui priait dona Blanca et son époux de tenir lieu de père et de mère au pauvre orphelin.

Blanca, émue jusqu'aux larmes, prit l'enfant dans ses bras, le regarda avec tendresse, et dit de cette voix si touchante et si suave qui lui était particulière: « Viens, viens, cher petit ange, je t'aimerai comme j'ai aimé ton excellente mère! » L'enfant, qui ne comprenait pas ses paroles, mais qui comprenait fort bien la tendre douceur de ses regards, lui tendit ses petites mains en souriant. « Oh! tu ne peux encore parler, lui dit-elle, mais tu me réponds assez par ton charmant sourire. » Elle le couvrit de ses baisers et de ses larmes, et continua de lui parler: « Pauvre enfant, tu as perdu ta mère avant de l'avoir connue. Jamais les traits aimables de sa figure ni les doux noms avec lesquels elle accueillit ton entrée dans le monde ne se représenteront à ta mémoire. Hélas! ce charmant visage et ces lèvres maternelles maintenant ne sont plus que poussière, et tu ne sais pas, et

tu ne comprends pas toute l'étendue de ton malheur. Mais, sois tranquille, je prends l'engagement de la remplacer, d'être pour toi la plus tendre des mères. Dieu veuille que mon mari puisse aussi remplacer par son affection pour toi, le bon, l'excellent père que tu as perdu ! » Puis, se tournant vers ses enfants qui pleuraient en la voyant pleurer : « Eh bien ! mes enfants, voilà un nouveau petit frère que je vous donne, embrassez-le, et promettez-lui de le bien aimer. » A ces paroles, la tristesse des enfants de Blanca fut plus tôt passée que leurs larmes ne séchèrent, et ils reprirent leur gaieté habituelle.

Philippe, petit garçon d'environ sept ans, alla chercher sa flûte, et commença à jouer une marche tant bien que mal, pour amuser son nouveau petit frère. Charles, le cadet, dans la même intention, accompagna son frère sur un tambour. Tout ce bruit semblait égayer Fernando, qui riait de tout son cœur. Mais la mère, craignant que le tapage ne devint trop fort, leur dit : « C'est assez ; » et aussitôt on n'entendit plus ni le sifre ni le tambour, tant ces enfants étaient accoutumés à obéir sur-le-champ.

Eugénie, l'aînée des enfants de la comtesse Blanca, dit alors : « Maman, j'emploierai tous mes faibles talents pour servir notre petit frère.

Je lui coudrai des chemises, si tu veux bien me les tailler, et je lui tricoterai de jolis bas. Je serai aussi sa petite cuisinière. Dis-moi, maman, que lui préparer ? » Clara, qui avait environ quatre ans, vint alors offrir des châtaignes au nouveau venu. « Tiens, mange, » lui dit-elle, car elle ne pensait pas qu'il n'avait pas encore de dents. Tous les autres se mirent à rire ; la mère cependant loua de son bon cœur la pauvre Clara, qui était toute confuse, et l'avertit de sa méprise. « Tout le monde peut se tromper, dit-elle aux autres enfants ; mais ce n'est pas une grande faute lorsque l'intention est bonne. La bonne intention excuse les erreurs, et fait le principal mérite des bonnes actions. »

CHAPITRE III.

Première éducation. — Le tuteur.

Le petit Fernando grandissait et se développait à merveille par les soins de sa seconde mère, et dès qu'il commença à parler, il lui donna ce nom, à l'exemple des autres enfants. Chaque jour il devenait plus charmant et plus

aimable. Son joli visage, blanc comme un lis, ses joues roses, et ses yeux noirs et vifs, donnaient à toute sa figure un charme particulier. Il montrait un esprit précoce et un excellent cœur. Sa mère adoptive l'aimait aussi tendrement que ses propres enfants, et ceux-ci lui étaient aussi sincèrement attachés que s'il eût été leur frère.

Cette excellente mère goûtait un parfait bonheur au milieu de ses enfants, et elle savait très-bien les élever. Dans le grand et magnifique jardin du château, sous la voûte d'un ciel d'azur, sous des arbres chargés de fruits délicieux, ou au milieu d'un parterre émaillé de mille fleurs, elle aimait à leur parler de la bonté de Dieu, et chaque jour elle la leur rappelait, matin et soir, quand on se mettait à table, aussi bien que quand il arrivait à sa petite famille quelque joie imprévue. Elle leur racontait avec clarté et avec le charme qui leur était propre, les merveilleuses histoires de la Bible; comment, depuis la création du monde, Dieu a toujours montré sa sollicitude paternelle pour les hommes; combien il aime les bons et les récompense, et quelles punitions il réserve aux méchants. Elle aimait à voir ses enfants lui adresser ensuite des questions, et elle leur répondait toujours avec précision et sagacité; en sorte que

ces récits donnaient lieu à des conversations aussi instructives qu'intéressantes.

C'était une grande joie pour dona Blanca d'entendre ses enfants faire leurs remarques sur les histoires qu'elle leur racontait, et le petit Fernando surtout y montrait ordinairement une piquante sagacité. Un jour il déclara que le Paradis terrestre ne pouvait pas avoir été plus beau que le jardin du château: « Nous y vivons, s'écriait-il, aussi heureux que doivent l'avoir été les premiers hommes. — Chers enfants, répondit leur mère, vous le serez toujours tant que vous resterez pieux et innocents, et que vous saurez vous garder du péché. »

Fernando était très-irrité contre Ève. « Si elle n'avait pas été si sotté, disait-il, et n'avait pas ajouté plus de croyance aux paroles de ce vilain serpent qu'à celles du bon Dieu, notre bonne maman, mes frères et sœurs, ne mourraient pas. Je n'ai encore vu de serpent que ceux qui sont dans mes livres d'images; mais si jamais il en venait un qui voulût me tromper, je ne l'écouterais pas, j'irais bien vite chercher un gros bâton, et je l'écraserais. » La mère sourit, et répliqua: « Tu ne verras jamais un serpent te parler; la seule cause qui, de nos jours, conduit au mal, c'est la tentation du pé-

ché. » La mère expliqua ce raisonnement par des exemples.

« Eh bien ! puisque la tentation est pour nous comme un serpent venimeux , je veux toujours m'en désier et me tenir sur mes gardes. »

Fernando prenait aussi grand plaisir à entendre le récit du sacrifice des deux premiers frères qui offraient au Seigneur un jeune agneau et des fruits de leurs champs. « Cela est bien beau , disait-il ; mais pourquoi ne dressons-nous pas dans notre jardin un autel pour offrir à Dieu des agneaux et des épis de blé ? »

Blanca répondit : « Nous avons dans notre église un autel sur lequel on offre à Dieu un sacrifice infiniment plus admirable , dont ces anciennes offrandes n'étaient qu'une faible image. Tu comprendras ce mystère divin quand tu seras plus grand. Le cœur de chaque homme doit être un autel consacré au Seigneur ; c'est dans notre cœur que nous devons lui offrir notre sacrifice. » Puis la comtesse continua son récit , et leur raconta comment Dieu avait agréé l'offrande du pieux Abel , et rejeté celle du méchant Caïn.

« Je conçois maintenant , dit Fernando , que la piété , l'amour filial , la candeur et l'innocence qui régnaient dans le cœur d'Abel étaient la véritable offrande qui plaisait à Dieu , tandis qu'il ne pouvait accueillir les dons de Caïn ,

parce que le cœur de celui-ci était mauvais et qu'il n'aimait pas Dieu sincèrement. Je sais à présent quel sacrifice je puis toujours offrir à Dieu. Je veux être constamment pieux et sage , aimer Dieu de tout mon cœur et lui rester obéissant. »

Le crime du fratricide Caïn lui causait une juste horreur. « Celui-là , disait-il , ne trouva pas la vipère auprès d'un arbre , comme la malheureuse Ève ; il la portait déjà dans le cœur. La jalousie et la haine contre son frère sont les serpents qui lui ont conseillé le crime. »

En même temps le sort du malheureux Abel lui inspirait une vive compassion , et en songeant à la douleur d'Adam et d'Ève lorsqu'ils trouvèrent leur fils bien-aimé baigné dans son sang , les larmes lui venaient aux yeux.

« Mais , s'écriait-il , comment est-il possible que le bon Dieu ait laissé périr le vertueux Abel d'une manière aussi horrible ? Moi , à la place du bon Dieu , je ne l'aurais pas souffert. »

La mère lui répondit que Dieu avait appelé Abel à lui , justement parce qu'il l'aimait , et qu'il l'avait placé dans le ciel , qui est bien plus beau que ne l'avait jamais été le paradis terrestre.

Fernando fut satisfait de cette observation.

« Alors, dit-il, la mort n'est pas une chose aussi terrible qu'on le pense. »

Il écoutait avec la même attention et le même intérêt les histoires qui suivirent celle-ci ; les autres enfants prenaient un égal plaisir à les entendre, et souvent disaient à la comtesse : « Chère maman, une histoire, racontez-nous une histoire. » Ces récits d'une bonne mère faisaient aimer la religion à ses enfants, et jetant dans leurs jeunes âmes les premiers fondements de la croyance religieuse, ils y déposaient les germes de morale qui devaient porter de bons fruits pendant tout le cours de leur existence.

Don Alonzo, l'époux de Blanca, ne ressemblait en rien au feu comte Alvarès, son vertueux frère. Il était fier, ambitieux, égoïste et dissipateur. La belle terre qui lui était échue en partage, comme fils cadet, ne pouvait suffire à ses folles dépenses. Ce motif l'avait déterminé à prendre du service dans l'armée, afin d'acquiescer par sa bravoure une fortune égale à celle dont le droit d'aînesse de son frère Alvarès l'avait privé. Il détestait le château de ses pères à cause de sa structure gothique, et préférait le séjour de la capitale, où il passait la plus grande partie de son temps à la cour. Rarement il venait voir sa famille ; et quand cette fantaisie lui prenait, il se faisait toujours accompagner d'une

foule de domestiques vêtus d'une riche livrée, et suivre d'un grand nombre d'équipages et de chevaux d'un prix très-élevé ; en un mot, il étalait un faste inouï. Aussitôt qu'il arrivait, toute la noblesse du voisinage se rassemblait chez lui ; alors il donnait des banquets splendides, et laissait succéder à la paix de cette demeure les fêtes les plus bruyantes. Il ne s'occupait de ses enfants que pour les enlever aux doux entretiens de leur mère, et faire admirer leur toilette brillante à ses convives. Pendant tout ce temps les pauvres petits devaient renoncer à leurs jeux innocents et à leur gaieté naturelle. Aussi en vinrent-ils à désirer le départ de leur père, afin de pouvoir reprendre dans le jardin, sur les beaux tapis de verdure, leur vie accoutumée. Ils préféraient les instructives narrations de leur mère à toutes les fêtes dont ils étaient témoins. Quelque jeunes qu'ils fussent, ils remarquaient fort bien que leur père avait moins d'attachement pour eux que leur mère.

Mais c'était surtout le petit Fernando qui ne pouvait rien attendre de son affection. Alonzo haïssait au fond de l'âme cet aimable enfant, dont la naissance avait détruit toutes les espérances qu'il fondait sur les grands biens de son frère, le comte Alvarès. Aussi, la vue de cet enfant était pour lui un supplice, et il ne le re-

gardait qu'avec un sentiment d'aversion prononcé; Fernando, de son côté, ne se sentait pas à l'aise avec son oncle, et était devant lui d'une timidité extrême. Mais Blanca restait la même. Quand son mari grondait Fernando et lui faisait d'injustes reproches, elle prenait toujours sa défense, et souvent lui adressait, pour le consoler, quelque parole caressante. Alors Alonzo s'emportait et lui reprochait d'aimer un étranger plus que ses propres enfants. « Non, répondait Blanca, je ne l'aime pas plus, mais autant. Et comment ne l'aimerais-je pas, n'est-il pas le fils de ton frère et de ma meilleure amie? Que deviendrait le pauvre orphelin si nous n'avions pas pour lui toute la tendresse d'un père et d'une mère? N'oublie pas la leçon de notre divin Sauveur: *Ce que vous faites à l'un de ces enfants, vous le faites pour moi.* » Alors Alonzo s'éloignait en fronçant le sourcil, sans daigner répondre un seul mot; mais sa colère s'augmentait encore chaque fois qu'il entendait, comme cela arrivait souvent, des étrangers vanter le charmant caractère et la grâce de son pupille. Alors Alonzo sentait son cœur se gonfler de rage, et sa haine contre le pauvre enfant s'envenimait encore.

Un soir qu'Alonzo se trouvait absent, Fernando, qui était alors dans sa sixième année,

tomba subitement malade. Il ressentait une fièvre brûlante, accompagnée de violents maux de tête. La tendre Blanca fut très-alarmée. Trop éloignée de la ville pour en faire venir sur-le-champ un médecin, elle envoya chercher le *frater* du village. Cet homme, nommé Ambrosio, arriva tout aussitôt, avec son grand habit rouge et sa perruque poudrée; en arrivant il mit ses lunettes, s'approcha du lit, examina le malade, lui tâta le pouls, haussa les épaules, secoua la tête, prit un air capable, et..... ne dit rien.

Fernando avait peur de lui, mais la bizarrerie de sa figure et de son costume égayait beaucoup les autres enfants. Une petite espiègle dit même tout bas à ses frères: « Avec sa grosse perruque, ses lunettes et son nez pointu, il ne ressemble pas mal à un hibou. » Toute la marmaille partit d'un éclat de rire; la mère les gronda, et les fit passer dans la chambre voisine.

Ce prétendu médecin n'était qu'un barbier très-ordinaire, mais quand les paysans voulaient le mettre de bonne humeur, ils l'appelaient *M. le docteur Ambrosio*. La comtesse, voyant qu'il ne se prononçait pas sur la nature de la maladie, soupçonna alors qu'il l'ignorait lui-même; elle lui dit: « Je suppose pourtant,

monsieur le docteur, que vous êtes un médecin habile ?

— Je le crois bien, répondit-il en se rengorgeant; j'ai traité en une seule année sept fractures de jambe; par malheur, depuis ce temps-là, cette maladie ne donne pas, elle ne se propage plus que rarement.

— Se propager ! s'écria la comtesse, je n'aurais pas deviné qu'une fracture fût un mal contagieux. Mais, dites-moi donc ce qu'a cet enfant ?

— Il est bon que la maladie prenne encore quelques développements, répondit Ambrosio, car pour le moment je défie le plus savant médecin de l'Europe de bien découvrir l'état de l'illustre petit malade.

— Eh bien ! nous attendrons jusqu'à demain : bonsoir !... » Et elle lui fit signe de se retirer.

Comme elle se disposait à envoyer à la ville un domestique à cheval réclamer les secours d'un véritable médecin, un piqueur richement galonné arriva au grand galop, et annonça à la comtesse étonnée l'arrivée de son mari. Elle courut avec ses enfants au-devant de lui; elle vit du premier coup d'œil qu'Alonzo était de mauvaise humeur, et qu'il devait avoir quelque chagrin secret et violent. Il regarda autour de lui : « Où donc est Fernando ? s'écria-t-il; pour-

quoi ne vient-il pas au-devant de son tuteur, se croit-il dispensé des égards qu'il me doit, parce qu'il sera un jour possesseur d'une vaste et riche seigneurie ?

— Hélas ! répondit la comtesse en soupirant, le pauvre enfant est très-malade.

— Malade ! » répéta Alonzo, et son visage, si soucieux l'instant d'auparavant, s'éclaircit tout à coup. « Eh bien ! qu'on envoie chercher le médecin du village.

— Il est déjà venu, mais on ne peut confier à un pareil ignorant les jours de Fernando.

— Bah ! répliqua le comte, il n'est pas aussi ignorant qu'il le paraît; il en sait bien assez pour cet enfant. »

Dans ce moment l'intendant d'Alonzo apporta à son maître un paquet de lettres; le comte en parcourut rapidement les adresses, reconnut l'écriture, et quelques-unes le mirent dans une telle colère, qu'il frappa violemment du pied, en s'écriant : « Les maudits importuns, je sais déjà ce qu'ils me veulent. » Puis, apercevant une lettre scellée d'un large cachet : « Cette lettre, dit-il, est d'une haute importance, il faut que je me retire pour en prendre connaissance sur-le-champ. En attendant, qu'on envoie chercher le barbier, j'ai à lui parler. » A ces mots, il courut s'enfermer dans une des tours où il

avait établi son cabinet; c'était sa retraite ordinaire quand il avait quelque affaire importante, ou bien, ce qui arrivait plus fréquemment encore, quand il était de mauvaise humeur. Il rompit le cachet de cette lettre si importante, la lut avidement, puis la déchira de colère, et se laissant tomber dans un fauteuil, il s'écria avec l'accent du désespoir: « Mort et enfer!... Je suis perdu!... »

La situation d'Alonzo devait en effet l'épouvanter. Aussi longtemps que son frère n'avait point eu d'enfants, il s'était regardé d'avance comme le propriétaire de son immense fortune. Comme les souffrances du feu comte et ses dispositions à la phthisie devenaient de plus en plus graves, Alonzo se flattait d'hériter prochainement de tous ses biens. C'était dans cette espérance qu'il empruntait des sommes considérables. Les usuriers, croyant le voir bientôt maître d'une grande fortune, lui fournissaient autant d'argent qu'il en voulait. Il faisait sans cesse de nouveaux emprunts, à de gros intérêts, qu'il ajoutait toujours aux capitaux, lorsqu'à sa grande terre et contre son attente il apprit qu'il venait de naître un héritier à son frère. Il essaya bien de restreindre sa dépense, mais pas autant qu'il l'aurait fallu. Congédier un seul de ses gens, ou vendre un seul de ses nombreux

chevaux de luxe, lui paraissait une honte. La mort de son frère vint encore aggraver sa position; car cet homme généreux lui avait souvent donné de fortes sommes d'argent, et, tout en blâmant ses prodigalités et son faste, il avait toujours fini par le tirer d'embarras en lui ouvrant sa bourse.

Après la mort du comte Alvarès, Alonzo, devenu tuteur du petit Fernando, avait plus d'une fois tenté de s'approprier la fortune de son pupille, en détournant tel ou tel capital, pour apaiser au moins les plus pressés de ses créanciers. Mais le comte Alvarès avait sagement garanti les intérêts de son fils par de bons contrats et par la surveillance d'un homme habile et intègre qui fut adjoint à don Alonzo, comme subrogé tuteur, et qui ne voulut pas céder aux instances d'Alonzo. Cependant les dettes de ce dernier s'étaient accrues à tel point, qu'on l'avait déjà menacé de le poursuivre en justice. Avant son dernier départ de Madrid, à peine avait-il pu obtenir de l'un de ses plus impitoyables créanciers et à force de supplications un délai de quinze jours; d'un autre côté, il s'était vu contraint d'abandonner à un Juif une année de son traitement de colonel pour l'empêcher de porter plainte. Mais ce qui était bien pire encore, c'est qu'il avait puisé dans la caisse

du régiment, dans l'espérance de pouvoir rem-
placer à temps les sommes distraites. Le jour
du règlement des comptes approchait, et il se
voyait hors d'état de couvrir ce déficit. Toutes
ces lettres qu'il venait de recevoir n'étaient que
des menaces de ses créanciers ou des refus des
personnes auxquelles il s'était adressé pour faire
de nouveaux emprunts. Celle qu'il venait de
déchirer avait détruit son dernier espoir, elle
venait du subrogé tuteur. Celui-ci, sans le con-
sentement duquel on ne pouvait toucher à rien
de la succession, refusait nettement de per-
mettre au comte de disposer d'une rentrée de
fonds prochaine et assez forte, qui appartenait
à leur pupille. Don Alonzo avait rédigé sa de-
mande en termes si flatteurs, si insinuants, qu'il
ne doutait pas du succès, et ce capital suffisait
pour le tirer de peine. Ce refus mit Alonzo en
fureur : il grinçait des dents, et s'arrachait les
cheveux. En vain cherchait-il encore quelque
moyen de salut. Être ignominieusement chassé
du régiment, à cause du déficit de la caisse, et
ensuite dépouillé de tous ses biens pour satis-
faire ses nombreux créanciers, tel était l'inévi-
table résultat de sa mauvaise conduite.

Dans ce moment le docteur Ambrosio entra,
faisant force profondes révérences, et com-
mença aussitôt, avec son verbiage insuppor-

table, un long compliment sur l'heureux retour
de Son Excellence.

« Tais-toi, lui cria Alonzo d'un ton brusque
et irrité ; réponds seulement à mes questions.
Que penses-tu de la maladie de Fernando ?

— Monseigneur, dit le médecin tout trem-
blant, c'est une fièvre cathédrale, si Votre Sei-
gneurie le permet.

— Imbécile ! tu veux dire sans doute une
fièvre catharrale. Mais tu te trompes encore ;
ce doit être la petite vérole, qui fait cette année
parmi les enfants de la contrée un ravage sem-
blable à celui de la peste. Voyons, vieux sot,
qu'en dis-tu ?

— Oui, Monseigneur, c'est la petite vérole,
ou, si Votre Excellence le désire, la peste. »

Il vint en effet tout à coup dans la pensée de
ce pauvre homme que ce devait être la petite
vérole ; il s'étonna que cette idée ne lui fût pas
venue. Comme malgré son ignorance il était
encore assez rusé pour chercher à donner le
change sur sa méprise. « Je m'étais bien aperçu,
dit-il, que la petite vérole s'approchait ; mais
je n'osais pas l'avouer à madame la comtesse,
ni à Votre Excellence, pour ne pas les effrayer ;
la maladie fait des progrès, et mes jeunes sei-
gneurs vos enfants sont dans le plus grand dan-
ger d'être atteints par la contagion. »

Alonzo s'aperçut fort bien de l'ignorance et de la ruse du prétendu docteur, et il lui dit avec ironie : « Ta réticence aurait pu amener de grands malheurs dans ma famille, et j'aurais sujet de m'irriter contre toi; il ne faut pas être si réservé dans les secrets de ton art, la prudence exige d'avertir les gens à temps. Va donc, et administre les remèdes que tu croiras les plus efficaces. »

Le cruel Alonzo ne se fit aucun scrupule de confier à ce misérable la vie de cet aimable enfant. Dans sa position désespérée, la maladie de son pupille venait fort à propos, et il ne désirait rien plus ardemment que de voir ce médecin inhabile le faire périr par un traitement insensé.

Ambrosio, après avoir été visiter le petit malade, n'eut rien de plus pressé que d'entrer précipitamment dans la chambre de la comtesse et de lui annoncer que Fernando allait être atteint d'une petite vérole des plus malignes. Cette nouvelle causa une grande frayeur à la comtesse. Elle s'élança pâle et tremblante dans l'appartement de son mari, et lui demanda si le barbier disait vrai.

« Je n'en doute pas, répondit froidement Alonzo, et la première chose que nous ayons à faire est de mettre nos enfants à l'abri de la

contagion. Il faut quitter ce château. Que l'on fasse sur-le-champ les préparatifs du départ. Maintenant laisse-moi seul; j'ai des affaires importantes qui exigent toute mon attention. » La pauvre Blanca, très-affligée, se retira, et se rendit dans la chambre de Fernando.

Alonzo resta seul dans cette sinistre tour. Le soir était venu, et tout était sombre sous ces lugubres voûtes qui jadis avaient servi de prison; mais l'âme d'Alonzo était plus sombre encore. L'orgueil et l'égoïsme y creusaient un abîme de malheurs : ils étouffaient en lui tout sentiment d'humanité. Il conçut l'affreux projet de mêler un poison subtil aux remèdes que devait prendre son pupille. Il eut d'abord l'idée de faire cette proposition au barbier Ambrosio; mais en réfléchissant mieux, il trouva trop dangereux de confier un tel secret à un être sot et bavard. Il jeta donc les yeux sur un jeune homme de sa suite, nommé Pedro, dans lequel il avait une grande confiance. Alonzo savait que ce jeune homme, vain et ambitieux, désirait épouser une demoiselle noble dont les charmes l'avaient séduit; il voulut profiter de toutes ces circonstances. Cependant la pensée de révéler à quelqu'un son criminel projet lui semblait affreuse. Cette action barbare lui parut plus horrible encore quand il fut sur le point de la

communiquer à un autre ; il reculait lui-même devant une pareille idée.

Pendant qu'Alonzo était ainsi en proie aux plus horribles combats avec sa conscience, son valet de chambre entra, et fut tout étonné de le trouver dans l'attitude d'un homme livré au désespoir, la tête appuyée sur sa main, et les regards sombres et fixés sur la table. Comme Alonzo, entièrement absorbé dans ses réflexions, ne s'était pas aperçu de la présence de cet homme, celui-ci se hasarda à lui demander à voix basse s'il lui plaisait de souper, que la comtesse et ses enfants l'attendaient depuis une heure. Alonzo se leva avec effroi comme un criminel pris sur le fait, et répondit avec colère : « Non ; je veux rester seul ; apporte de la lumière, quelques bouteilles de vin et deux verres.

— Deux verres ! répéta le domestique avec étonnement, parce que son maître venait de lui dire en même temps qu'il voulait être seul.

— Oui, deux verres, s'écria le comte en lui lançant un regard foudroyant ; dépêche-toi, et que je ne te revoie plus ce soir. »

Le domestique obéit en secouant la tête, comme s'il craignait que son maître n'eût perdu la raison ; puis il se retira.

CHAPITRE IV.

Pedro le musicien. — Horrible complot.

Le malheureux qu'Alonzo avait choisi pour l'exécution de son affreux projet était un jeune musicien d'un rare talent. C'est pourquoi le comte, qui, dans son amour du faste, ne regrettait aucune dépense et qui aimait les artistes, l'avait engagé à son service. L'emploi de cet habile chanteur consistait à se faire entendre lorsque son maître donnait des fêtes et de grands diners ; il célébrait, en s'accompagnant du luth, les exploits des héros et des anciens chevaliers espagnols dans leurs combats contre les Arabes et les Sarrasins. Il avait la voix belle et sonore, et chantait toujours avec pureté et expression. Il savait surtout rendre avec beaucoup d'énergie les diverses passions qui formaient le sujet de ses chants : la joie et la douleur, la crainte et l'espérance, l'amour et la haine.

Du reste, Pedro avait un caractère gai, une belle figure et des manières prévenantes et agréables. Il s'habillait constamment avec beau-

communiquer à un autre ; il reculait lui-même devant une pareille idée.

Pendant qu'Alonzo était ainsi en proie aux plus horribles combats avec sa conscience, son valet de chambre entra, et fut tout étonné de le trouver dans l'attitude d'un homme livré au désespoir, la tête appuyée sur sa main, et les regards sombres et fixés sur la table. Comme Alonzo, entièrement absorbé dans ses réflexions, ne s'était pas aperçu de la présence de cet homme, celui-ci se hasarda à lui demander à voix basse s'il lui plaisait de souper, que la comtesse et ses enfants l'attendaient depuis une heure. Alonzo se leva avec effroi comme un criminel pris sur le fait, et répondit avec colère : « Non ; je veux rester seul ; apporte de la lumière, quelques bouteilles de vin et deux verres.

— Deux verres ! répéta le domestique avec étonnement, parce que son maître venait de lui dire en même temps qu'il voulait être seul.

— Oui, deux verres, s'écria le comte en lui lançant un regard foudroyant ; dépêche-toi, et que je ne te revoie plus ce soir. »

Le domestique obéit en secouant la tête, comme s'il craignait que son maître n'eût perdu la raison ; puis il se retira.

CHAPITRE IV.

Pedro le musicien. — Horrible complot.

Le malheureux qu'Alonzo avait choisi pour l'exécution de son affreux projet était un jeune musicien d'un rare talent. C'est pourquoi le comte, qui, dans son amour du faste, ne regrettait aucune dépense et qui aimait les artistes, l'avait engagé à son service. L'emploi de cet habile chanteur consistait à se faire entendre lorsque son maître donnait des fêtes et de grands diners ; il célébrait, en s'accompagnant du luth, les exploits des héros et des anciens chevaliers espagnols dans leurs combats contre les Arabes et les Sarrasins. Il avait la voix belle et sonore, et chantait toujours avec pureté et expression. Il savait surtout rendre avec beaucoup d'énergie les diverses passions qui formaient le sujet de ses chants : la joie et la douleur, la crainte et l'espérance, l'amour et la haine.

Du reste, Pedro avait un caractère gai, une belle figure et des manières prévenantes et agréables. Il s'habillait constamment avec beau-

coup de goût et de recherche. Son esprit était orné, car il avait fait quelques études; mais son talent pour la musique et l'admiration qu'il excitait partout l'avaient répandu dans toutes les sociétés, et il n'y avait pas de fête à laquelle il ne fût invité. Bientôt son amour pour la dissipation lui avait fait sacrifier les études sérieuses à son goût pour les arts et les plaisirs; à part cela, on ne pouvait lui reprocher que sa légèreté et son penchant à la causticité et au persiflage.

Ce jeune homme avait su gagner toute la confiance d'Alonzo. Il savait se plier à son humeur, prévenir ses moindres désirs, et le flatter de la manière la plus adroite. Aussi avait-il fini par s'insinuer tellement dans l'esprit du comte, qu'il lui était devenu indispensable. Il savait aussi se rendre agréable aux enfants d'Alonzo. Jamais il ne venait au château sans leur apporter quelques petits présents : aux jeunes comtesses, des rubans et des fleurs artificielles; aux jeunes comtes, de petits sabres et fusils d'un joli travail, mais incapables de nuire, parce qu'ils étaient en bois. Il enseignait aux petites demoiselles à faire les tricots le plus à la mode; il faisait des arcs et des flèches pour leurs frères, et leur montrait à tirer sur une citrouille à laquelle il donnait la forme d'une tête d'A-

rabe. Il inventait mille moyens de les divertir. Mais ce qui faisait le plus de plaisir aux enfants, c'était d'entendre les chants héroïques qu'il leur apprenait, et qu'il savait fort bien approprier à leur voix; ils l'écoutaient toujours avec une grande attention et avec un frémissement mêlé de plaisir: aussi se réjouissaient-ils plus de l'arrivée de l'aimable Pedro que de celle de leur père.

Le comte avait amené Pedro avec lui, mais Pedro n'était plus le joyeux chanteur d'autrefois. Pâle, défait et taciturne, il paraissait encore plus triste que son maître; il avait même oublié d'apporter aux enfants ses cadeaux d'habitude. Il fuyait la société, et cherchait les allées les plus sombres et les plus solitaires. Ce fut là qu'Alonzo le trouva, à minuit, assis au pied d'un antique mausolée, et faisant retentir l'écho de ses chants plaintifs.

« Comment! tu es encore ici à une heure aussi avancée! dit le comte. Quel singulier plaisir peux-tu donc trouver à ne confier les peines de ton cœur qu'à des rochers froids et insensibles? Viens avec moi, quittons ce lieu lugubre comme un cimetière. J'ai à t'apprendre des choses qui te feront entrevoir un plus riant avenir. Viens. » Il s'éloigna: Pedro le suivit en silence et la tête baissée.

Don Alonzo, avec son compagnon, traversa le long et étroit corridor qui conduisait à la tour, et il ferma soigneusement toutes les portes de fer qui en gardaient l'entrée. Enfin ils arrivèrent dans le cabinet du comte. Deux bougies placées sur la table répandaient dans la chambre une lueur blafarde; Pedro vit avec étonnement une épée nue placée entre les bouteilles et les verres.

« Assieds-toi, mon cher Pedro, lui dit le comte, j'ai besoin de m'entretenir avec toi, et cette heure m'a paru la plus convenable. Mais auparavant, regarde si j'ai bien fermé la porte du vestibule. Je suis si distrait! Pousse aussi le verrou de cette porte. Je voudrais qu'au lieu d'un, il y en eût sept, je te les ferais mettre tous. »

Pedro obéit, s'assit près de son maître, et attendit avec anxiété.

Alonzo versa à boire, et dit : « Commençons par boire un coup, nous en avons besoin tous les deux pour chasser nos tristes pensées. Trinquons, cher Pedro. A toi, le plus intime et le plus fidèle de mes amis !... » Pedro trinqua avec surprise, car jamais il n'avait vu son maître lui parler avec tant de familiarité.

Ils burent; Alonzo versait force rasades, mais ne s'expliquait point encore. Ce mystérieux

silence épouvantait Pedro et lui causait les plus fatales appréhensions. Enfin Alonzo lui dit : « Je me trouve dans une position affreuse, mon cher Pedro; tu es le premier homme à qui j'en aie fait confidence. Je suis sur le point d'être perdu d'honneur à la face du monde entier. Je ne pourrai survivre à ma honte. Je suis un homme ruiné; rien ne m'appartient plus dans ce château, pas une pierre, pas une tuile;... de tous mes biens, il ne me reste pas seulement ce qu'un cheval pourrait couvrir de son pied. Cela te surprend, mon cher Pedro; mais cela est vrai. Jusqu'à ce jour tu n'as vu autour de moi que l'abondance et la splendeur. Hélas! tout ce qui brille n'est pas or. Avant huit jours peut-être, je serai expulsé de ce château avec ma femme et mes enfants. Que deviendrons-nous? Songe quel doit être mon désespoir, et combien mon cœur paternel doit être déchiré. »

Cette confidence affligea tellement Pedro, que les larmes lui vinrent aux yeux.

« Tu pleures, fidèle ami, répéta le comte. Entends-tu les cris de ma femme et de mes enfants, quand ils se verront chassés de ce château et réduits à la plus affreuse misère? Eh bien! ce n'est pas tout; un plus horrible malheur m'est encore réservé. Je suis menacé de subir un affront mortel et irréparable; et voilà surtout ce

qui cause mon effroi. Non, je ne survivrai pas à ma honte : plutôt mourir que de perdre l'honneur. Dans cette affreuse position, j'ai recours à toi, mon bon, mon cher, mon bien-aimé Pedro. Tu es le seul être vivant en qui je veuille mettre ma confiance : tu peux, tu dois être mon sauveur.

— Moi ! s'écria Pedro avec une extrême surprise ; est-ce un rêve, Monseigneur ? votre douloureuse position vous a-t-elle troublé l'esprit ? Je ne possède rien au monde que mon talent et mon luth. Comment pourrais-je, moi pauvre diable, vous être utile en de telles circonstances ?...

— Tu peux beaucoup, beaucoup, tout ! non-seulement pour moi, mais aussi pour toi. Tu peux non-seulement m'être utile, mais devenir toi-même un homme riche, considéré, un noble enfin. Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Crois-moi, je ne plaisante pas ; l'état de mes affaires ne m'en donne nulle envie ; je parle sérieusement. Expliquons-nous sans détour, mon cher Pedro. Écoute-moi. Je connais parfaitement les secrets de ton cœur, quelque soin que tu aies pris de me les cacher. Ce n'est pas sans raison que tu es devenu si pâle et si mélancolique, et qu'au lieu de tes gaies chansons tu fais retentir les rochers de tes accents plaintifs. C'est la jeune

et belle demoiselle à qui tu donnas à Madrid des leçons de chant et de musique, qui est la cause de tes tourments. Tu rougis, tu crains que je ne te blâme de vouloir t'élever jusqu'à une demoiselle de naissance noble. Non, je ne te blâme pas, les vertus et les excellentes qualités de cette belle et jeune personne te justifient. Non-seulement tes secrets me sont connus, je sais plus encore : l'aimable Laure partage tes sentiments et n'hésiterait pas un instant à te donner sa main. Mais les sentiments et les volontés de ses parents s'y opposent, ils ne donneraient pas leur fille à un homme qui ne serait pas noble, eût-il tout l'or des deux Indes, et ils sont irrités au dernier degré du penchant de leur fille pour un pauvre musicien. Jamais ils ne consentiront à cette union. Bien plus, ils vont confiner la charmante Laure dans un château situé à 80 lieues de Madrid, chez une de ses parentes, où elle sera étroitement surveillée. Ainsi tu es sûr que jamais tu ne reverras ta bien-aimée. Tu soupîres, bon jeune homme, ne t'afflige pas. Je veux t'indiquer le moyen de devenir possesseur d'une seigneurie et d'obtenir des lettres de noblesse, à la faveur desquelles tu pourras facilement déterminer les parents de ta bien-aimée à t'accorder sa main. Je les ai sondés, et je connais assez positivement leur opinion à cet

égard pour pouvoir te la garantir. Maintenant, mon cher Pedro, il ne dépend que de toi de devenir propriétaire d'un château, gentilhomme et époux de la belle Laure. Dis, qu'en penses-tu?

— Toutes les choses que vous me dites aujourd'hui sont pour moi autant d'énigmes, répondit Pedro, et je ne puis vous comprendre. Les espérances que vous me faites entrevoir sont de beaux rêves, mais aussi rien que des rêves. Je suis et je resterai toujours le plus infortuné des mortels.

— Écoute, tu ne le seras bientôt plus, si tu le veux; écoute, Pedro, je veux te dire cela tout bas. » Le comte rapprocha son fauteuil de celui de Pedro, et lui dit à l'oreille d'une voix sourde et étouffée : « Ce petit garçon qui est malade est l'unique cause de ma détresse et de mon désespoir; il ne faut pas qu'il se rétablisse. Voilà tout; me comprends-tu? »

Pedro secoua la tête, Alenzo continua d'une voix plus basse encore : « Tu lui donneras un breuvage qui le guérira pour toujours. Que cet enfant de malheur passe dans l'autre monde! je suis comte d'Alvarès, et je t'abandonne ce château. »

Pedro bondit de surprise et s'écria : « Comment, moi! je deviendrais l'assassin de cet aimable enfant, qui ne m'a jamais fait le moi-

dre mal! Non, c'est trop affreux, non, jamais!

— Au nom de Dieu! reprit Alenzo, ne crie pas si haut, et écoute-moi. Écoute-moi surtout sans m'interrompre, et ensuite tu décideras. »

Alenzo épuisa alors tous les sophismes et toutes les ressources de son éloquence pour pallier l'horreur de ce forfait et déterminer Pedro, qui résistait toujours. Puis il continua ainsi :

« Encore une fois, je te le répète, cette action est moins condamnable que tu ne te le figures. Cet enfant est né avec une santé aussi faible que celle de ses parents; il porté dans son sein le germe d'une mort prématurée. S'il relève de cette maladie, ce qui n'est guère probable, combien de temps encore vivra-t-il? Une année tout au plus, peut-être pas six mois, peut-être pas seulement trois. »

Pedro répondit avec timidité : « Fernando est d'une constitution délicate, il est vrai, cependant je ne puis croire qu'il soit aussi faible que vous le dites. »

— J'en ai la certitude, reprit le comte. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, qu'il vive cent ans, s'il le veut, cela me serait bien égal si j'étais dans une position moins affreuse. Mais la nécessité est pressante, le moment décisif, et le temps et l'occasion me favorisent. Personne ne trouvera

surprenant qu'un enfant que tout le monde savait être maladif depuis sa naissance, ait succombé aux attaques d'une fièvre violente. Pas le moindre soupçon ne saurait planer sur nous. Mais s'il vit encore huit jours, je suis perdu. Mon honneur, le bien de ma famille, tout est en jeu. Faut-il qu'un enfant chétif traîne sa fragile existence quelques semaines de plus, ou que mon honneur soit irrévocablement perdu, et ma femme et mes enfants réduits à la plus affreuse misère? En vérité, abrégér la vie de cet enfant, c'est abrégér ses souffrances, c'est plutôt un bienfait qu'un crime. Tu dois le concevoir?

— Ce que je conçois fort bien, dit Pedro, c'est qu'avec de belles paroles on peut donner aux choses les plus horribles une certaine apparence trompeuse. A vous entendre parler ainsi, certaines gens seraient tentés de croire que vous avez raison. Mais je sens au dedans de moi une voix qui ne saurait tromper et qui parle tout autrement. Mon cher maître, le Ciel m'en est témoin, votre infortune me navre le cœur. Si, pour vous sauver du malheur qui vous menace, il fallait donner mon sang et ma vie, je le ferais; mais ne me demandez pas de charger ma conscience d'un crime et de vous sacrifier le salut de mon âme. Oh! non, ne le demandez pas; je ne le puis.

— Eh bien! dit Alonzo en se levant brusquement et saisissant avec fureur l'épée qui était sur la table, puisque je ne puis te convaincre et obtenir de toi le service que je réclame, je veux mettre un terme à tout ceci. Il faut que je meure, ou que Fernando périsse; tu veux qu'il vive, laisse-moi donc mourir.»

En disant ces mots, il posa contre terre la garde de son épée et en dirigea la pointe vers sa poitrine.

« Arrêtez, au nom du Ciel! s'écria Pedro tout tremblant; il vaut mieux perdre l'enfant et vous sauver; je vous obéirai.

— Jure-moi donc d'exécuter ponctuellement mes ordres, quels qu'ils soient!... »

Pedro le jura; il était pâle comme la mort et une sueur froide coulait de son front. Jamais il n'avait encore éprouvé un pareil sentiment de terreur.

Quand il eut répété le serment qu'Alonzo lui dictait, une main sur l'épée et l'autre levée vers le ciel, Alonzo lui dit: « C'est bien! mais si tu changes de sentiment, si tu deviens parjure, tremble, je me vengerai. » En même temps il brandissait son épée au-dessus de la tête de Pedro, qui recula épouvanté.

Alonzo se remit à table, tendit la main à Pedro, et lui dit: « Courage, ne t'inquiète pas,

tout ira bien; demain à la pointe du jour je pars pour Madrid, et j'emmenè toute ma famille. Ma femme fera quelques difficultés pour se séparer de son Benjamin; mais par bonheur cet imbécile de barbier m'a déjà préparé la voie en répandant l'alarme. Elle sait que la petite vérole désolé nos contrées, et cette considération la déterminera sans doute à s'éloigner, de peur de compromettre la santé de sa famille. Si elle persiste à rester auprès de Fernando, et veut laisser partir les enfants avec moi, je saurai parler en maître et me faire obéir. Je la tranquilliserai, en lui disant que je te laisse ici pour avoir soin du petit malade, et je te donnerai, en sa présence, l'ordre d'envoyer chercher un médecin de Salamanque; ce que tu te garderas bien de faire.

« J'ai encore une chose à te recommander, continua Alonzo : cette nuit, vers une heure ou deux, un cuirassier viendra en ordonnance m'apporter, entre autres dépêches, une lettre scellée du sceau royal. Ne te couche pas jusqu'à l'arrivée de cette dépêche; reçois-la; viens m'éveiller au point du jour, et n'oublie pas de dire au château qu'un exprès m'a remis une lettre du roi qui m'ordonne de me rendre à Madrid sur-le-champ. Ce sera un motif de presser notre départ et celui de mes gens. Tu restes

seul ici, avec une vieille domestique et le barbier, qui ne sauraient te gêner. Dans trois jours tu m'enverras une lettre cachetée de noir, bien touchante, bien sentimentale, pour m'annoncer la mort du jeune comte. Aie soin d'écrire ta lettre de manière que je puisse la faire lire à tout le monde. Si tu as des choses particulières à me dire, tu me les écriras sur un billet à part. De cette manière, personne ne se doutera de ce qui s'est passé. Je ferai faire un riche convoi, je deviendrai grand d'Espagne; toi, tu seras possesseur d'un château et l'époux de la plus aimable femme du monde. Maintenant, adieu! bonne nuit. »

CHAPITRE V.

Le départ. — Le poison.

Bien avant la pointe du jour, Pedro vint frapper à la porte du comte pour lui remettre la missive royale apportée par l'ordonnance. Dona Blanca s'était réveillée à ce bruit, et son époux lui dit : « Il faut que je parte à l'instant même pour Madrid; nous partirons ensemble, hâte-toi de faire tes préparatifs de voyage.

— Mais, objecta la comtesse, est-il donc bien vrai que Fernando ait la petite vérole, et ne pourrais-je pas rester ici avec mes enfants?

— Comment! s'écria Alonzo avec colère, tu veux sacrifier tous tes enfants à cet étranger? Tu veux donc les voir aveugles, boiteux, défigurés par la petite vérole?

— Eh bien! pars avec tes enfants. Moi, je reste; je ne puis laisser seul ici ce pauvre petit dans l'état où il se trouve.

— Et si nos enfants ont déjà puisé auprès de lui les germes de la contagion, et qu'à leur arrivée dans la capitale ils soient attaqués de cette cruelle maladie, il leur faudra donc mourir privés des soins de leur mère?

— Alors, à la première nouvelle, je me mets en route pour les rejoindre.

— En voilà assez, reprit Alonzo avec humeur, ne me fatiguez pas davantage de vos objections. Dans une heure nous serons en voiture; je le veux... Pedro, qui est très-attaché à cet enfant et qui en est aimé, restera auprès de lui, et il a l'ordre d'envoyer chercher le meilleur médecin de Salamanque; ainsi tu peux être tranquille; allons, fais tes préparatifs.»

La comtesse, qui depuis longtemps savait par expérience qu'on ne pouvait pas même essayer de résister à cet homme violent sans augmenter

le mal, ne répondit plus rien et se résigna à suivre ses ordres.

Dès que les enfants furent habillés, elle entra avec eux dans la chambre du petit malade. Quand le pauvre Fernando les aperçut tous en habit de voyage, il s'écria avec douleur: « Ah! mon Dieu! ma bonne maman, tu veux donc me quitter? Et vous aussi, mes frères, vous m'abandonnez et me laissez seul, tandis que je suis malade? Ah! restez, je vous en supplie; reste ici, ma bonne maman, si tu ne veux pas que je meure.

— Hélas! je ne le puis, mon cher Fernando, dit la comtesse en pleurant, je suis forcée de partir.» Fernando se mit à sangloter, et les enfants aussi. L'excellente Blanca embrassa tendrement le pauvre petit et lui donna sa bénédiction. « Console-toi, lui dit-elle, Dieu reste auprès de toi; il te sauvera. Nous prions tous pour toi.»

Les enfants vinrent ensuite lui dire adieu, en versant d'abondantes larmes, mais sans oser s'approcher de son lit. « Oh! s'écria douloureusement Fernando, ma maladie est-elle donc si dangereuse que vous craigniez de m'approcher? S'il en est ainsi, restez où vous êtes; pour tout au monde je ne voudrais pas que vous eussiez à souffrir ce que je souffre.»

La comtesse, touchée de l'attention délicate du jeune Fernando pour ses frères et ses sœurs, sentit redoubler ses larmes, et à peine eut-elle la force de lui dire en se détournant pour lui cacher sa vive émotion : « Nous nous reverrons bientôt.

— Non, jamais, dit Fernando d'une voix déchirante, jamais nous ne nous reverrons dans ce monde! »

Elle voulut encore une fois s'approcher de lui, mais don Alonzo se présenta à la porte et cria d'une voix de tonnerre : « Est-ce bientôt fini? La voiture est prête. » Il n'osa pas entrer ni s'approcher du lit de sa victime pour lui dire un dernier adieu, car, malgré sa dépravation, et quoiqu'il eût cent fois bravé la mort sur les champs de bataille, il n'avait point l'affreux courage de braver les regards d'un faible enfant dont il avait préparé la perte. Malgré lui sa conscience éprouvait le pouvoir des remords.

La comtesse s'arracha avec peine du lit de son cher Fernando, puis entraîna ses enfants. La voiture partit, et le pauvre petit malade entendit retentir le bruit des roues sur le pont-levis du château.

Quand tout le monde fut parti et que Pedro se vit seul dans cet antique château où il devait consommer un crime, il commença à sentir une

frayeur inexprimable. Le silence qui régnait autour de lui l'épouvantait; le bruit de ses pas sous ces voûtes sombres le glaçait de terreur. Il entra en tremblant dans la chambre de Fernando.

« Ah ! mon cher Pedro, lui dit l'aimable enfant, dont les yeux étaient encore humides de larmes, tu es bien bon de rester avec moi ; sans toi je serais totalement abandonné. Mais qu'as-tu donc, tu parais troublé? Est-ce le départ de ma famille qui te chagrine, ou est-ce ma maladie qui t'afflige si vivement? Oh ! je le vois dans tes yeux, il faut me résoudre à mourir. Mais ne t'en afflige pas. J'aurai cessé de souffrir, je deviendrai, comme le dit maman, un bel ange dans le ciel, je serai auprès du bon Dieu, et cette pensée me réjouit. Dis-moi, mon bon Pedro, elle te réjouit aussi, n'est-il pas vrai? »

Pedro garda le silence. Les paroles de cet innocent enfant lui déchiraient le cœur. Hélas ! le malheureux ne pouvait plus songer aux joies du ciel, et il n'osait pas arrêter sa pensée sur les tourments de l'enfer. L'idée de tuer cet enfant, plein de candeur et d'innocence, le faisait frissonner, et ses cheveux se dressaient d'horreur. Mais il craignait encore moins l'enfer que le courroux d'Alonzo. Son âme était en proie à la plus horrible anxiété. Il se leva, sortit et se dit

à lui-même : « Non , je n'aurai pas le courage d'égorger cet infortuné. Essayons d'abord de nous procurer du poison , ensuite nous verrons. »

Il alla trouver le barbier Ambrosio , qui était en même temps le médecin et l'apothicaire du village. « Bonjour , bonjour , seigneur Pedro ; vous voilà déjà levé si matin ? Comment va notre petit malade ? Mais vous-même , qu'avez-vous ? Vous me paraissez bien pâle ! il paraît que vous avez besoin de mon ministère ; permettez-moi de vous tâter le pouls ; comme il bat avec violence ! Oui , décidément , vous avez la fièvre.

— Oh ! non ; ce n'est rien , seulement j'ai très-mal dormi la nuit dernière ; il y a tant de rats et de souris dans ce vieux château. Ne pourriez-vous pas me donner quelque drogue pour les détruire ?

Hum ! dit le barbier , j'avais une excellente composition pour corriger ces hôtes importuns , mais dans ce moment-ci je n'en suis pas pourvu.

— Vous devez avoir quelque autre poison dans votre boutique ?

— Non ! répliqua le barbier avec une humeur visible : le docteur de Salamanque , en visitant ma pharmacie , m'a enlevé toute espèce de drogue vénéneuse ; il ne m'a laissé que des médicaments anodins avec lesquels je ne puis presque rien faire.

— Mais ne sauriez-vous donc pas me procurer quelque poison ? j'en ai grand besoin.

— Et pourquoi ? demanda Ambrosio d'un air inquiet ; voudriez-vous par hasard vous suicider ; je vous ai trouvé si agité...

— Cher docteur Ambrosio , répondit Pedro avec finesse , je vois qu'il faut être sincère avec vous. Voyez , il s'agit tout uniment d'un pari. Un jeune seigneur , avec lequel je me rencontrais dernièrement dans une société , soutenait qu'à un homme de ma condition et qui n'est pas noble , on ne vendrait jamais du poison à quelque prix que ce fût. Cela me choqua , et je pariai six louis d'or que dans l'espace de cinq à six jours je me serais procuré une bonne dose de poison , soit liquide ou en poudre , n'importe. Et pour que vous soyez sûr que je ne vous trompe pas , que je vous dis la vérité , j'offre de partager avec vous le montant de la gageure. Tenez , voilà les trois louis , mais aussi trouvez-moi du poison tout de suite , sans quoi je perdrai mon pari. Quatre jours se sont déjà écoulés.»

Ambrosio jeta un regard de convoitise sur les pièces d'or ! quelque vaniteux et ridicule qu'il fût , il avait pourtant l'âme honnête , et s'il eût soupçonné l'usage que Pedro voulait faire de ce poison , il ne le lui aurait pas donné pour tous les trésors du monde.

« Eh bien ! dit-il , puisqu'il ne s'agit ici que d'une gageure , c'est autre chose. Quoique je n'aie pas de poison et que messieurs les apothicaires refusent de m'en vendre , je crois pourtant pouvoir vous en procurer. A quelques lieues d'ici , dans les montagnes , vit un vieil ermite qui , à ce que je crois , est venu de l'Orient , et qu'on dit un magicien , car il passe des journées entières à grâvir les montagnes pour cueillir des plantes et ramasser des pierres ; puis il passe de longues nuits auprès d'un fourneau sur lequel il y a tantôt un creuset , tantôt un alambic. On voit aussi dans sa cellule un globe terrestre et une longue-vue pour observer les astres. Avec la connaissance qu'il a des plantes , je ne doute point qu'il ne puisse nous préparer un breuvage qui endormirait un homme jusqu'au jugement dernier.

— Allez voir votre ermite , mon cher docteur Ambrosio , lui dit Pedro , et hâtez votre retour ; surtout ne revenez pas les mains vides. Pendant ce temps , je prendrai soin de notre petit malade. Hier vous l'avez si bien pourvu de médicaments , qu'il en a au moins pour huit jours. Je suivrai vos ordonnances à la lettre , et je lui en ferai prendre toutes les demi-heures. »

■ Ambrosio prit sa perruque , son chapeau à trois cornes , sa canne , et s'en alla à l'ermitage ,

promettant de revenir vers le soir , tandis que Pedro , toujours absorbé dans les pensées les plus sombres , regagna le château.

Il s'applaudissait d'avoir ainsi trompé Ambrosio ; il parvint aussi à se tromper lui-même. « Sans doute , disait-il , la mort de cet enfant est un grand malheur ; mais la mienne et celle d'Alonzo , qui me tuerait avant de périr , et la ruine de cette noble famille si intéressante , seraient aussi de grands malheurs , et l'on ne peut éviter ceux-ci qu'en se résignant à celui-là ; d'ailleurs je suis lié par un serment , et Dieu punit le parjure. » On lui avait enseigné pourtant qu'un serment qui mène à l'homicide est un outrage à Dieu , qui défend l'homicide , et qu'il n'est point permis de commettre un crime pour éviter un malheur ; mais si Pedro avait consciencieusement examiné le fond de son cœur , il aurait reconnu que le désir de posséder un château et d'épouser une noble demoiselle était le seul motif qui le déterminait à se charger d'un lâche assassinat.

CHAPITRE VI.

Une journée d'anxiété.

Lorsque Pedro rentra, Fernando l'accueillit avec amitié et lui demanda d'un air chagrin : « Où as-tu donc été, mon cher Pedro ? voilà plus d'une heure que je ne t'ai vu. »

— Je suis allé parler au médecin pour toi.

— Mon bon Pedro, je te remercie de ton attention : et que t'a dit le médecin ?

— Il espère que tu seras bientôt guéri ; mais il te recommande de prendre bien exactement les remèdes que l'on te donnera.

— Eh bien ! apporte-moi la potion ; je dois en prendre toutes les heures, et il s'est déjà écoulé près d'une heure et demie. »

Pedro lui présenta la médecine : Fernando la prit courageusement et sans manifester le moindre dégoût, et le remercia de la manière la plus affable. Pedro s'assit auprès de son lit. L'amitié de ce charmant enfant, qui autrefois lui faisait tant de plaisir, l'attristait aujourd'hui profondément. Le regard candide et confiant de Fernando lui perçait le cœur, il ne put le

soutenir, se leva précipitamment, et sortit. Il errait, tremblant d'épouvante, sous les sombres voûtes du château ; il parcourait tous les appartements, la cour et le vaste jardin ; puis revint dans la chambre du petit malade ; mais là, plus que partout ailleurs, il ne pouvait rester tranquille.

Il ne trouvait de repos nulle part ; il ne pouvait ni boire ni manger ; un fantôme semblait le poursuivre. Son affreux projet anéantissait en lui la paix du cœur ; le jour lui paraissait d'une longueur désespérante. « Non, jamais, soupirait-il, je n'avais imaginé que je passerais des moments aussi affreux ; » et plus le soir approchait, plus il sentait redoubler son angoisse. Il éprouvait une anxiété semblable à celle que ressent le criminel qui voit approcher le moment du supplice.

Il allait souvent à la fenêtre, et fixait ses yeux sur le chemin par où devait arriver le barbier ; mais il ne le vit pas. Il revint encore s'asseoir près du lit de Fernando. « Pourquoi, mon cher Pedro, lui demanda l'enfant, tardes-tu si longtemps à me donner la potion ? l'heure est écoulée déjà depuis dix minutes. »

Pedro se leva pour l'aller chercher. Il l'avait placée dans la chambre voisine, sous prétexte de la mettre au frais, mais dans l'intention vé-

ritable d'y pouvoir mêler plus facilement le poison sans que l'enfant pût s'en apercevoir. Il apporta la potion dans une tasse de porcelaine. En pensant au poison qu'il devait présenter à l'innocent enfant dans cette même tasse, il frémit au point qu'il devenait tout tremblant. Fernando but et lui rendit la tasse vide, en lui disant avec un doux sourire : « Dieu veuille te récompenser de tout ce que tu fais pour moi ! »

Ces mots frappèrent Pedro comme un coup de foudre.

« Oui, pensa-t-il, de tout, conséquemment aussi du meurtre que je prémédite. » Il tressaillit, et ne put s'empêcher de pousser un profond soupir.

« Qu'as-tu donc aujourd'hui, mon cher Pedro ? » lui demanda Fernando ; depuis ce matin je te trouve un air singulier, et à présent même tu as un air effrayant. A te voir ainsi, on dirait un spectre ou bien la mort qui se tient près de mon lit. Tu n'es plus le même. Je crains que tu ne sois malade, plus malade encore que moi.

— C'est bien possible, » répondit Pedro en se retournant et sortant avec précipitation. « Hélas ! oui, s'écria-t-il quand il fut éloigné, c'est pourtant la vérité ce que j'ai entendu dire : *Il n'est pas de poison, si violent qu'il soit, qui fasse dans le corps de l'homme autant de ravages qu'une*

mauvaise action en fait dans son âme. Si celui qui médite un crime ressent déjà d'aussi poignantes angoisses, que ne doit-il pas ressentir quand il l'a consommé ! »

Il essuya la sueur froide qui baignait son visage, et s'approcha de la fenêtre pour respirer un air plus frais. Il vit alors venir le barbier, et se hâta d'aller à sa rencontre ; puis, le tirant à l'écart : « Donne-moi vite, lui dit-il à voix basse, le poison que tu m'as apporté.

— Je n'apporte rien, répondit Ambrosio ; le vénérable ermite n'a point voulu m'en remettre.

— Rien ! s'écria Pedro avec effroi ; car il craignait que la demande du barbier n'eût excité quelque soupçon. Et pourquoi donc ? continuait-il, qu'a dit l'ermite ?

— Ah ! l'ermite m'a dit qu'il fallait qu'il en préparât, et qu'il l'apporterait lui-même demain.

— C'est bon, répliqua Pedro, qui ne savait s'il devait s'alliger ou se réjouir de ce contretemps. Je te remercie de ta peine. Adieu, bonne nuit. »

Mais Ambrosio voulut encore voir le petit malade ; il l'observa longtemps avec attention, lui tâta le pouls avec un grand sérieux et non sans avoir, selon son habitude, secoué la tête et

haussé les épaules; puis il se retira sans mot dire. Pedro l'accompagna et lui demanda: « Eh bien! qu'en pensez-vous? »

— Cela va mal, très-mal, répondit Ambrosio; il y a de forts indices d'une mort prochaine, et je ne crois pas que l'enfant soit encore en vie demain. »

A ces mots, Pedro se sentit soulagé d'un poids énorme. « Si cet enfant meurt sans ma participation, est-il un homme plus heureux que moi? Je suis dispensé d'avoir recours à un moyen qui me fait horreur, et j'obtiens la récompense promise, car je persuaderai à mon maître que c'est moi qui ai abrégé ses jours et qui lui ai procuré le riche héritage après lequel il soupire; alors mes engagements se trouvant remplis, il tiendra sa parole, et ce château est à moi. »

Il rentra et s'assit auprès du lit avec plus de tranquillité. Fernando le regarda avec un doux sourire, et lui dit: « A la bonne heure! te voilà bien changé; tu n'as plus l'air sinistre comme tantôt; maintenant tu as au moins une figure humaine. N'est-il pas vrai que tu te trouves mieux? Quant à moi, je me sens bien faible et bien abattu. »

Pedro lui souhaite une bonne nuit, et après avoir allumé une petite veilleuse, il alla dans le

cabinet voisin et se jeta tout habillé sur son lit. Comme il n'avait pas dormi de toute la nuit précédente et que les angoisses du jour avaient épuisé ses forces, il ne tarda pas à succomber au besoin du sommeil.

CHAPITRE VII.

L'assassinat.

Pedro passa une nuit affreuse. Tantôt il rêvait que Fernando empoisonné expirait dans d'horribles convulsions, et que lui-même, découvert et condamné, marchait à l'échafaud à travers la foule indignée qui le montrait du doigt et le maudissait; tantôt, recueillant le fruit de son crime, il se montrait sur un char brillant au peuple émerveillé, ou donnait un banquet splendide à une foule adulatrice, ou conduisait à l'autel sa fiancée étincelante de diamants. Ces rêves flatteurs éclipsèrent les songes sévères; il se réveilla ivre d'ambition. L'aurore commençait à paraître; il alla examiner Fernando; celui-ci avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, le visage pâle et baigné de sueur. « Bon! pensa Pedro, c'est la sueur de la mort...; cette

haussé les épaules; puis il se retira sans mot dire. Pedro l'accompagna et lui demanda: « Eh bien! qu'en pensez-vous? »

— Cela va mal, très-mal, répondit Ambrosio; il y a de forts indices d'une mort prochaine, et je ne crois pas que l'enfant soit encore en vie demain. »

A ces mots, Pedro se sentit soulagé d'un poids énorme. « Si cet enfant meurt sans ma participation, est-il un homme plus heureux que moi? Je suis dispensé d'avoir recours à un moyen qui me fait horreur, et j'obtiens la récompense promise, car je persuaderai à mon maître que c'est moi qui ai abrégé ses jours et qui lui ai procuré le riche héritage après lequel il soupire; alors mes engagements se trouvant remplis, il tiendra sa parole, et ce château est à moi. »

Il rentra et s'assit auprès du lit avec plus de tranquillité. Fernando le regarda avec un doux sourire, et lui dit: « A la bonne heure! te voilà bien changé; tu n'as plus l'air sinistre comme tantôt; maintenant tu as au moins une figure humaine. N'est-il pas vrai que tu te trouves mieux? Quant à moi, je me sens bien faible et bien abattu. »

Pedro lui souhaite une bonne nuit, et après avoir allumé une petite veilleuse, il alla dans le

cabinet voisin et se jeta tout habillé sur son lit. Comme il n'avait pas dormi de toute la nuit précédente et que les angoisses du jour avaient épuisé ses forces, il ne tarda pas à succomber au besoin du sommeil.

CHAPITRE VII.

L'assassinat.

Pedro passa une nuit affreuse. Tantôt il rêvait que Fernando empoisonné expirait dans d'horribles convulsions, et que lui-même, découvert et condamné, marchait à l'échafaud à travers la foule indignée qui le montrait du doigt et le maudissait; tantôt, recueillant le fruit de son crime, il se montrait sur un char brillant au peuple émerveillé, ou donnait un banquet splendide à une foule adulatrice, ou conduisait à l'autel sa fiancée étincelante de diamants. Ces rêves flatteurs éclipsèrent les songes sévères; il se réveilla ivre d'ambition. L'aurore commençait à paraître; il alla examiner Fernando; celui-ci avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, le visage pâle et baigné de sueur. « Bon! pensa Pedro, c'est la sueur de la mort...; cette

respiration bruyante est le râle du trépas ; il ne se réveillera plus. »

N'ayant presque rien mangé le jour précédent, Pedro avait faim. Il apporta du pain et du vin , et se mit à déjeuner à la fenêtre en parcourant des yeux toute cette riche campagne qui allait être son domaine ; plus il buvait, plus sa tête se montait. « Tout cela est à moi ! » dit-il enfin , en prenant l'attitude du plus orgueilleux gentilhomme de toutes les Espagnes.

Cependant ce prétendu sommeil de mort était pour Fernando un sommeil réparateur ; une crise heureuse l'avait débarrassé de sa fièvre, et il n'avait pas la petite vérole. Pedro, vidant son dernier verre, se retournait pour aller écrire au comte et lui annoncer la mort de son neveu, quand tout à coup Fernando, entièrement habillé, parut à la porte, et lui dit : « Bonjour, cher Pedro, me voilà guéri. »

Pedro poussa d'abord un cri de surprise et de rage. « Tu n'en mourras pas moins ! » répondit-il, en s'armant du couteau resté sur la table ; et il courut sur l'enfant.

« Pedro ! cher Pedro ! ne me tue pas ! » s'écriait la faible victime, à qui la peur donnait des ailes et qui fuyait de chambre en chambre.

La grande salle se trouvant fermée par un verrou trop élevé, Fernando, enfermé dans cette

pièce, se mit à tourner autour d'une immense et lourde table qui était au milieu. Pedro, appesanti par le vin, bronchait à chaque pas, et s'appuyait de temps en temps sur la table pour reprendre haleine. Mais l'enfant, affaibli par la maladie, et succombant de fatigue, se laissa saisir par les cheveux.

« Pedro ! que l'ai-je fait ? » répétait-il d'une voix lamentable. Il tomba à genoux, joignit les mains, et levant les yeux au ciel : « Seigneur, ajoutez-moi, ayez pitié de moi, venez à mon secours !... » Pedro le frappa trois fois d'une main mal assurée et en détournant la tête. « Pedro, reprit l'enfant, mon sang coule et demande vengeance comme celui d'Abel. »

Son visage pâle et défaillant, ses regards invoquant la justice divine, ce sang qui jaillissait de trois blessures, épouvantèrent Pedro, qui, par un mouvement involontaire, ramenait ses yeux sur le pauvre enfant. Pedro, troublé, laissa retomber son bras prêt à frapper encore, et lâcha le couteau.

« Ne crie pas ! ne crie pas ! dit-il, j'avais le délire ; je reviens à moi, je ne te ferai plus de mal ; je te sauverai si je le puis encore. »

Tout à coup il crut entendre gronder le tonnerre ; un rayon du soleil perçant les nuages pénétra dans l'appartement, comme un regard de

la divine justice ; et Pedro trembla. Cependant le bruit redoubla, et cette fois encore il le prit pour celui de la foudre ; mais on frappa à la porte à coups redoublés, et une voix terrible cria : « Ouvre, assassin ! » Comme Pedro restait immobile d'effroi, un choc violent écarta soudain les deux battants de la porte, et l'on vit entrer un homme de haute stature, portant le court manteau rouge, la collerette de dentelle, et le chapeau à plumes noires des chevaliers de cette époque. Il tenait une épée nue, dont il allait percer Pedro. Celui-ci, voulant s'échapper par une autre issue, y rencontra un autre guerrier, qui lui présenta la pointe de son glaive. Pedro, réfugié dans un coin de la salle, demanda grâce à genoux. « Tu seras puni, répondit le chevalier, en faisant signe à son écuyer de venir garder le coupable ; mais il faut d'abord songer à cet infortuné...

« Grand Dieu ! serais-je venu trop tard ! » s'écria l'inconnu en soulevant Fernando, dont les yeux étaient fermés, dont la tête et les bras pendaient languissamment. Cependant il sonda les blessures, elles n'étaient pas mortelles : il porta le pauvre enfant sur son lit qu'indiqua Pedro, banda les trois plaies, et parvint à ranimer Fernando, le rassura et promit de le sauver. Bientôt survint un heureux sommeil.

Alors le chevalier, tirant Pedro à l'écart, lui dit : « Je sais tout ; Alonzo, accablé de dettes, a fait assassiner son neveu pour usurper son héritage. » Comment pouvait-il savoir ce mystère si bien caché ? Pedro ne le concevait pas, il n'en fut que plus troublé et confessa la vérité. « Mais, ajouta-t-il, avant votre arrivée, j'avais cessé de frapper, je détestais mon crime, Dieu parlait à ma conscience.

— Race de tigres ! dit le chevalier, je ne laisserai pas entre vos mains ce malheureux enfant ; je saurai le protéger ! » Quand l'écuyer proposa de garrotter l'assassin, les lamentations de Pedro réveillèrent sa victime.

« Ah ! ne lui faites pas de mal, s'écria Fernando : il a toujours été si bon pour moi ; jamais il ne m'avait causé la moindre peine ; aujourd'hui il est devenu fou ; c'est dans un accès de délire qu'il m'a frappé ; même dans son délire il a été sensible à mes larmes et à mes prières ; soyez sensibles aux siennes, je vous en supplie ; il a eu pitié de moi, ayez pitié de lui ; avant que vous vinssiez, il avait jeté son couteau, il promettait de me sauver. Ce n'est pas sa faute s'il est devenu fou, je ne veux pas qu'une seule goutte de sang coule pour moi, tâchez plutôt de le guérir.

— Tu es un généreux enfant, répondit le che-

valier ; à ta prière et sur ton témoignage je veux bien lui pardonner. Cette nuit je l'emmènerai de ce repaire d'assassins. Nous allons passer dans la pièce voisine , et te laisser reposer un peu. »

Quand on eut quitté la chambre du blessé , Pedro dit à l'inconnu : « Seigneur, permettez-moi une observation qui vient d'un cœur repentant. Don Alonzo attend la nouvelle de la mort de son neveu ; s'il apprend que je l'ai épargné , qu'il est dans vos mains , êtes-vous sûr de le soustraire à sa haine ? je ne connais pas votre crédit ; mais Alonzo est puissant , rusé , capable de tout. Une accusation dirigée contre lui serait mal reçue ; sans autre preuve , mon témoignage n'aurait nulle valeur , l'enfant retomberait en son pouvoir et serait perdu. Si vous m'en croyez je vais écrire à Alonzo que son neveu est mort ; un enterrement simulé vous permettra de le garder près de vous , et vous attendrez une occasion favorable pour faire valoir ses droits. »

Le chevalier trouva cette proposition assez sage. « Cependant elle exige , dit-il , une fourberie dont je n'entends pas me charger : tu es libre , fais ce que tu voudras. »

Pedro alla commander le diner. Il trouva dans la cuisine le curieux et bavard Ambrosio , que par prudence il voulut écarter. « Quel est

donc le seigneur qui est venu ici avec son domestique ? demanda Ambrosio.

— C'est le docteur de Salamanque , répondit négligemment Pedro.

— Diable ! je ne monte pas ; il pourrait lui prendre encore la fantaisie de m'interroger et de visiter ma pharmacie. » Ambrosio s'esquiva et ne reparut plus au château pendant quinze jours.

Quand la nuit fut venue , le chevalier enveloppa dans son manteau et emporta le petit blessé ; personne que Pedro ne le vit sortir non plus que son écuyer. Nul ne savait ni d'où il était venu , ni où il allait. Il semblait être tombé du ciel , et avait disparu avec le même mystère.

Pedro , bien heureux d'en être quitte pour la peur , et ne renonçant pas au bénéfice de son coupable marché , écrivit cette nuit même au comte que son neveu était mort de la petite vérole , et , dans un billet particulier , il instruisit son maître que , n'ayant pu se procurer du poison , il avait à son grand regret employé le poignard.

Le lendemain , Pedro annonça partout que Fernando était mort pendant la nuit d'un accès violent. Comme d'après le dire d'Ambrosio on croyait la maladie contagieuse et même pestilentielle , personne ne désira voir son corps.

D'étouffantes fumigations de genièvre brûlé, qui remplissaient le château, auraient seules écarté les plus intrépides curieux. Les ensevelisseurs ordinaires surent même gré au rusé musicien de s'être cette fois chargé de leur besogne sans retenir leur salaire. Une statue de plâtre enveloppée de vieux linges et couverte d'un voile noir fut placée dans le cercueil, et à la nuit tombante le convoi, conduit par plusieurs ecclésiastiques et de nombreux flambeaux, se dirigea vers la sépulture de la noble famille. Quelque léger que fût le caractère de Pedro, sa conscience lui reprocha pourtant de profaner par de feintes funérailles les pratiques religieuses de l'Église, lui qui était à peine échappé des mains de la justice, et il craignait que la vengeance divine ne vint punir un tel sacrilège.

CHAPITRE VIII.

Le libérateur.

Le chevalier inconnu qui avait si subitement apparu au château pour arracher le malheureux enfant à la mort, était un homme extraordinaire, doué de grandes qualités, mais d'un

caractère bizarre. Son histoire est aussi très-remarquable. Dans sa jeunesse il avait occupé de hauts emplois, il devait épouser une demoiselle de grande naissance appelée Théoline, et les noces devaient se célébrer au château qu'elle habitait avec ses parents à vingt lieues de la capitale. Quand le chevalier y arriva le jour fixé pour le mariage, il la trouva dans le cercueil. Dès lors la vie fut à jamais désenchantée pour lui : il chercha la mort sur les champs de bataille, et n'y trouva que la gloire. Il acquit dans l'armée autant de considération qu'il en avait à la cour. Le roi songeait même à l'élever à la dignité ducale.

Cette fortune, ses talents, sa franchise, lui firent de nombreux ennemis ; le plus dangereux était don Alonzo. A force de cabales et de calomnies, ils parvinrent à mettre sa tête en péril. Heureusement le chevalier s'échappa de sa prison et se réfugia dans les montagnes avec un serviteur resté seul fidèle. Après avoir longtemps erré de contrée en contrée, il s'arrêta dans un charmant vallon, au milieu duquel se trouvait une chapelle, chef-d'œuvre d'architecture gothique, abandonnée aux ravages du temps depuis l'extinction de la famille du fondateur.

Notre infortuné chevalier entra dans cet édifice consacré au Seigneur. Le silence qui y

régnait et la douce clarté qui pénétrait à travers les vitraux en verres de couleur, éveillèrent dans son âme un profond sentiment de respect. Il se mit à genoux au pied de l'autel et pria Dieu avec ardeur de le prendre sous sa sainte garde, et de le préserver des périls dont il était menacé.

Après avoir ainsi prié avec ferveur, il sentit son âme soulagée; il se leva, et contempla avec admiration le tableau dont l'autel était orné. La peinture en était effectivement fort belle et représentait l'Assomption. La Vierge, portée sur des nuages d'or et entourée d'anges célébrant les louanges du Seigneur, montait au ciel en dirigeant vers le séjour des bienheureux des regards pleins de la plus touchante piété. Profondément ému, le chevalier tomba de nouveau à genoux: « Sainte Vierge, priait-il, vous tous jours pleine de grâces et de miséricorde! vous que les fidèles n'implorent jamais en vain, daignez jeter vos regards sur nous et soyez notre protectrice, afin qu'après avoir supporté avec résignation toutes les misères de cette vallée de larmes, nous soyons admis dans votre céleste patrie, et que nous jouissions de la paix et de la félicité éternelle auprès de vous et de votre divin fils. »

En sortant, il pria encore: « Seigneur, disait-il, veuillez guider mes pas, et faites-moi

« trouver une humble retraite où je puisse
« vivre loin de mes ennemis et vous consacrer
« le reste de mes jours. » A peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut un petit ermitage situé à peu de distance de la chapelle. Comme il frappait à la porte, un berger qui se trouvait non loin de là s'approcha, et lui dit: « Cette habitation est déserte; l'ermite est mort depuis longtemps et il ne s'est encore présenté personne pour le remplacer. » Aussitôt l'idée vint au chevalier de se réfugier dans cet asile. Il sortit du vallon, et peu de temps après, son écuyer et lui revinrent en habits d'ermite, demandèrent et obtinrent la cellule abandonnée, sous condition de se charger de l'entretien de la chapelle.

Il le promit et remplit sa promesse au delà de toute attente. Malgré la confiscation de ses biens, il lui était resté, à l'insu de ses ennemis, des sommes considérables. Il fit réparer cette chapelle, reconstruisit l'ermitage, et forma un petit mais très-commode monastère, ayant une chambre à coucher, une salle à manger, un cabinet d'études, et quelques chambres consacrées à l'hospitalité. L'ameublement était très-simple et la petite bibliothèque bien choisie. Derrière le bâtiment, s'élevait une forêt de marronniers; devant, s'étendait un autre ter-

rain délaissé, que les nouveaux ermites peuplèrent d'arbres à fruits et changèrent en potager. Une ceinture de vertes collines enveloppait ce lieu charmant, et, au delà des collines, s'élançaient jusqu'aux nues des montagnes de granit d'où la vue se promenait sur un vaste horizon.

Là, sous le nom de Père Bernardo, le chevalier partageait son temps entre la prière, l'étude des sciences et la culture de son verger. Il recueillait des plantes médicinales et des minéraux, faisait des expériences chimiques, observait le cours des astres, et chantait des cantiques en s'accompagnant de la mandoline. Son fidèle écuyer, nommé Frédéric, après l'avoir accompagné dans les combats, avait voulu le suivre et le servir dans cette solitude. Les fruits du jardin, le lait de leurs chèvres, les œufs de leur petite basse-cour, le gibier et les poissons que Frédéric rapportait de la chasse et de la pêche, suffisaient à leurs besoins. Leurs armes et leurs habits de guerre reposaient dans une armoire soigneusement fermée. Les montagnards appelaient Bernardo leur père, lui soumettaient toutes leurs contestations, et le considéraient comme un homme d'une haute naissance qui ne voulait pas être connu.

C'était au Père Bernardo, qu'Ambrosio avait demandé du poison. L'ermitte soupçonna un

crime, fit boire et causer le barbier docteur, qui raconta tout ce qu'il savait : la maladie de Fernando, le départ précipité du comte et de sa famille, le dévouement de l'aimable musicien et sa folle gageure. Le Père Bernardo, convaincu que le poison demandé devait procurer à Alonzo l'héritage de son neveu, renvoya le barbier en lui promettant de le lui porter le lendemain ; et peu après, revêtu de son costume de chevalier et suivi de Frédéric, il partit dans l'intention de sauver Fernando, ce qu'il fit comme nous venons de le voir.

CHAPITRE IX.

L'ermitage.

Bernardo arriva sans accident avec l'enfant dans son ermitage ; il en prit autant de soin qu'eût pu le faire une tendre mère ; il pansait chaque jour ses blessures, et jour et nuit le veillait alternativement avec son serviteur. Les blessures ne tardèrent pas à se cicatriser, et quelque temps après, Fernando, entièrement guéri, reparut joyeux et bien portant. La seule chose qui l'affligeait, c'était de ne plus voir sa

mère ni ses frères; on sait qu'il nommait ainsi sa tante et ses cousins. Bernardo le consolait, en lui promettant de le reconduire auprès d'eux aussitôt que cela serait possible. Souvent aussi il demandait Pedro. « Il est sûrement redevenu fou, disait-il; sans cela, il ne m'oublierait pas ainsi; qu'il vienne me voir quand il sera guéri, mais pas avant.

— Sans doute, lui répondait Bernardo; il fallait qu'il fût fou pour l'avoir traité d'une manière aussi barbare. »

Cependant Bernardo, dans ses fréquentes conversations avec Fernando, éludait toujours ses questions sur sa famille, et lui cachait avec soin qu'il était de noble origine et l'héritier d'une immense fortune. Son dessein étant d'élever cet enfant avec simplicité, il pensait que tous ces détails ne serviraient qu'à lui inspirer de l'orgueil et à rendre ainsi son éducation plus difficile. Peu à peu l'enfant oublia le lieu où s'étaient passées ses premières années; il ne se souvenait que confusément de sa mère et de ses frères. Son père adoptif sut gagner complètement toute son affection, et comme il ne lui donnait jamais d'autre nom que le nom de fils, Fernando de son côté l'appelait toujours son père. Dans toute la contrée on ne connut qu'au bout d'une année l'enfant que Bernardo avait recueilli dans son

ermitage, et comme on présumait qu'il n'avait fui le monde que par suite du violent chagrin que lui causait la mort de son épouse, ce que semblait leur prouver le petit mausolée élevé dans le bosquet de myrte, on pensa que le jeune garçon était son fils.

Bernardo mettait tous ses soins à bien élever le petit Fernando. Il l'instruisait dans la religion et lui parlait souvent de Dieu. Il commença par lui raconter les histoires les plus édifiantes de l'ancien et du nouveau Testament. Mais quelle joie éprouva le pieux vieillard quand il s'aperçut que Fernando les savait déjà par cœur et qu'il n'avait qu'à continuer les instructives leçons de dona Blanca! Il remarqua avec un plaisir non moins vif que l'enfant aimait à contempler les beautés de la nature jusque dans les moindres détails, et à y puiser de nouvelles preuves de la bonté et de la grandeur de Dieu. Il lui enseigna donc la botanique, ou l'art de connaître les plantes et leurs propriétés; il lui apprit le nom des étoiles et lui fit observer et admirer la régularité de leur course. Il lui présenta ainsi toute la création comme l'œuvre d'un Être dont la bonté et la sagesse sont infinies, et toute la nature comme une échelle qui devait nous aider, de connaissances en connaissances, à nous élever jusqu'à Dieu.

Bernardo lui apprit aussi à lire, à écrire, et à parler correctement sa langue; puis il lui enseigna le latin, et lut avec lui les auteurs classiques. Reconnaisant dans Fernando les dispositions les plus heureuses, il étendit le cercle de son instruction à mesure que l'enfant avançait en âge. Ainsi, peu à peu il lui enseigna le français, l'italien et l'allemand, la géographie, les mathématiques et la physique. L'enfant avait un vif désir de s'instruire, et Bernardo, lui voyant faire tant de progrès dans tout ce qu'il lui enseignait, redoublait de zèle et semblait lui-même se rajeunir. Après avoir ainsi mis tous ses soins à former l'esprit et le cœur de son élève, il ne négligea pas le dehors, il l'habitua à mettre de la bienséance et de l'aménité dans son langage et dans son maintien, et il le fit habiller comme l'étaient alors les jeunes Espagnols de qualité.

Fernando atteignit ainsi sa quatorzième année. Alors survint un événement douloureux pour lui et pour son père adoptif. Le vieux et fidèle Frédéric tomba dangereusement malade. Bernardo et son fils lui prodiguèrent les soins les plus assidus. Quand son état devint plus inquiétant, ils ne quittèrent plus le chevet de son lit, et les larmes coulaient sur les joues de Fernando en le voyant souffrir. Le malade était calme, et

l'espoir d'une vie meilleure soutenait son courage. « Nous avons beaucoup souffert ensemble, mon cher maître, disait-il; nous avons vu combien sont vains les biens de ce monde, et combien ses joies sont fragiles. Dieu soit loué de ce qu'après les rêves éphémères de cette vie, nous pouvons espérer une existence plus heureuse. Si Dieu se révèle déjà avec tant de bonté et de magnificence sur la terre, combien ne doit-il pas nous paraître plus grand et plus admirable encore dans le séjour céleste ! Cette idée remplit mon âme de délices. »

Bernardo envoya chercher un prêtre qui demeurerait à plusieurs lieues de là. Il vint, et le malade reçut l'extrême-onction avec la plus touchante piété. Cependant le bon Frédéric s'affaiblit de plus en plus, et un soir son agonie arriva presque subitement. Bernardo et son jeune élève s'agenouillèrent près du mourant et prièrent pour lui, non sans verser d'abondantes larmes. Tous deux veillèrent la nuit près du corps inanimé de cet excellent serviteur. Fernando n'avait jamais vu mourir personne. « Grand Dieu, disait-il, comme le pauvre Frédéric est maintenant pâle, immobile et muet ! Ah ! que la mort est une chose effrayante à voir ! »

Bernardo profita de l'occasion pour lui dire :
« Ce corps inanimé que voilà n'est plus notre

bon vieil ami auquel nous étions attachés; ce n'est que l'enveloppe de son âme; et cette âme, ce véritable lui-même, ayant toujours été bonne et vertueuse, jouit maintenant auprès de Dieu d'une félicité sans bornes. Ce corps, cette enveloppe terrestre que nous allons aujourd'hui confier à la terre, sortira un jour du tombeau et se rejoindra à l'esprit. Notre ami Frédéric ressuscitera un jour comme notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité. Nous aussi nous mourons et nous ressusciterons. Tâchons donc de nous rendre dignes de la miséricorde divine, et n'oublions jamais que de toutes nos actions celles-là seules sont véritablement bonnes, qui rassurent notre conscience à notre heure suprême; et celles-là sont mauvaises, qui nous troublent et nous inquiètent à notre heure dernière. »

Privé de la compagnie et des services du bon Frédéric, Bernardo sentit qu'il ne pourrait plus rester dans une solitude aussi absolue: d'ailleurs, le temps de suivre les études universitaires était venu pour Fernando. Le bon vieillard, décidé à suivre son élève, prit des habits conformes à son rang, et le conduisit à Salamanque. Il le pouvait sans périls, car une procédure régulière et rigoureuse, en prouvant son innocence, lui avait rendu la paix et tous ses biens.

Avant de partir, il fit, à ses frais, changer la chapelle en église paroissiale, son ermitage en un charmant presbytère, et assigna au desservant un revenu capable de suffire à tous ses besoins et de l'aider à secourir les malheureux. Jusque alors les pâtres de cette espèce de désert avaient été, pour ainsi dire, privés des bienfaits de la religion par l'éloignement excessif du temple où les enfants et les vieillards pouvaient se rendre à peine une fois l'an. Cette fondation excita chez eux une vive reconnaissance. L'arrivée du pasteur, l'inauguration de l'église, fut un jour d'allégresse; mais lorsqu'au bout de la semaine Bernardo prit congé de ces bonnes gens, un vif chagrin s'empara de leurs cœurs, des larmes amères coulèrent de tous les yeux.

CHAPITRE X.

L'ambassadeur.

Arrivé avec son fils adoptif à Salamanque, Bernardo, ou pour mieux dire le chevalier, loua dans un des plus brillants quartiers de cette ville un bel appartement dans la maison d'un riche négociant, et le jeune Fernando ne tarda

pas à devenir la joie de ses professeurs et l'un des étudiants les plus distingués de l'université. Mais à peine trois années s'étaient écoulées, que Bernardo fut un jour subitement frappé d'apoplexie. Privé de l'usage de la parole, il fit signe à ceux qui l'entouraient qu'il voulait parler ; mais il ne le put. Le négociant lui présenta alors une plume et du papier, mais sa main refusa son service, elle ne put tracer aucun caractère. Alors il arrêta un regard douloureux sur Fernando, et fit signe au marchand de prendre soin de lui. Le brave marchand le promit et embrassa le jeune homme en sa présence. Quelques moments après, l'ami, le noble bienfaiteur de Fernando, avait cessé de vivre ; la douleur de son fils adoptif ne connut point de bornes.

La perte que Fernando venait de faire avait beaucoup plus d'étendue qu'il ne pouvait encore le comprendre dans ce moment-là. Bernardo avait l'intention de le présenter au roi, dès que Sa Majesté, qui était alors en tournée dans ses États du nord, serait rentrée dans sa capitale ; il voulait faire reconnaître Fernando comme comte d'Alvarès, et faire valoir ses droits aux biens de son père. La mort était venue le surprendre dans ses projets. Les biens considérables de Bernardo tombèrent en héritage à ses

parents, et il laissait Fernando isolé dans le monde, ignorant son origine et presque sans ressources.

Le pauvre jeune homme était hors d'état désormais de continuer ses cours à l'université, et le négociant, qui n'aimait guère les sciences, l'engagea à se livrer au commerce, et s'offrit à le lui apprendre. Fernando accepta avec joie et eut peu de peine à se mettre au courant des affaires. Connaissant déjà fort bien l'allemand, l'italien et le français, il apprit encore l'anglais, et put se charger de la correspondance étrangère de cette maison ; son intelligence, son zèle, et surtout sa probité à toute épreuve, lui gagnèrent bientôt l'entière confiance de son chef.

Souvent le négociant l'emmenait avec lui dans les principales contrées de l'Europe. Un jour, l'ayant accompagné en Angleterre à l'époque où le comte de Gallas était ambassadeur d'Autriche près la cour de Londres, ce seigneur fit appeler le marchand pour lui acheter des bijoux ; et comme Fernando parlait très-bien l'allemand, le marchand l'envoya chez le comte de Gallas traiter cette affaire. L'ambassadeur fut surpris de voir ce jeune homme, d'un extérieur distingué, lui parler allemand avec tant d'aisance et de pureté. « Vous êtes sans doute né en Allemagne, lui dit le comte avec affabilité, je suis char-

mé de voir en vous un de mes compatriotes. »

Fernando répondit qu'il était né Espagnol, et ouvrit sa caisse de bijoux. L'ambassadeur appela son épouse et la pria d'y faire un choix. Cette dame eut aussi beaucoup de plaisir à s'entretenir avec le jeune marchand dans sa langue maternelle. Après avoir fait un choix, on demanda le prix, et Fernando répondit : « Il serait inconvenant de taxer ces objets plus cher qu'ils ne valent, et de vous faire perdre un temps précieux en vous forçant à marchander, ainsi je vais vous en dire nettement le prix. »

Le comte fut satisfait de cette manière d'agir, puis il dit au jeune marchand de faire une facture et de l'acquitter sur-le-champ. Fernando l'écrivit en allemand avec tant d'élégance et de correction, qu'il s'attira de nouveaux éloges. Ensuite Fernando jeta un coup d'œil sur les bijoux de sa cassette et sur ceux qui avaient été achetés par la comtesse et qui étaient encore sur la table : « Madame, dit-il, permettez-moi de vous faire remarquer qu'il est arrivé une petite erreur. Voilà deux diamants qui ont une grande ressemblance. Celui que vous venez de prendre en place de l'autre que vous aviez d'abord choisi, et dont vous m'avez donné le prix, est bien aussi beau et a autant de feu, mais il est un peu moins épais, et par là d'une moindre

valeur. Si vous tenez à le conserver de préférence à l'autre, je dois vous rembourser ce que j'ai reçu de trop. »

Le comte et la comtesse admirèrent la probité de ce jeune homme. Ils comprirent bien qu'il aurait pu garder les six pièces d'or sans que personne s'en fût aperçu. Fernando, enchanté d'avoir découvert cette erreur, rendit à la comtesse la bague qu'elle avait choisie. Le comte alors lia conversation avec lui, et le questionna sur sa position. « Je ne suis qu'un pauvre commis marchand, répondit Fernando, et je ne me suis livré au commerce que faute de ressources pour continuer mes études.

— C'est dommage, dit l'ambassadeur, mais, écoutez, vous me convenez et je serai charmé de vous être utile ; j'ai besoin d'un jeune homme bien élevé, qui connaisse plusieurs langues et sur la fidélité duquel je puisse compter. Je vous offre près de moi la place de secrétaire particulier, si cela vous convient. En même temps vous aiderez mon maître-d'hôtel dans ses comptes ; et vu cette double charge, je vous donnerai des appointements dont vous serez satisfait. »

Fernando accepta ces propositions avec joie, et promit au comte de faire tout ce qui dépendrait de lui pour justifier sa confiance. Il se hâta de rentrer chez lui, et annonça au marchand ce

qui s'était passé. Celui-ci le voyait se séparer de lui à regret ; mais il ne voulut pas l'empêcher de prendre un parti qui pouvait le mener à la fortune ; et Fernando, après avoir pris congé de lui de la manière la plus touchante, entra aussitôt en fonctions.

Peu de temps après, l'ambassadeur, sur sa demande, fut rappelé, et Fernando l'accompagna à Vienne. Il ne s'y trouva pas aussi heureux qu'il l'avait espéré. A la vérité le séjour de cette capitale lui plaisait beaucoup, et le comte et la comtesse ne cessèrent point de lui donner des témoignages les moins équivoques d'estime et de confiance ; mais les autres employés et domestiques de la maison, jaloux de la faveur dont il jouissait près de leurs maîtres, le lui faisaient sentir souvent, et cherchaient tous les moyens possibles de lui causer de la peine. Le chagrin que lui causa cette conduite et l'air de la ville, qui ne lui était pas favorable, le firent tomber malade.

Pendant qu'il gisait en proie à une fièvre violente, il y eut à Vienne une fête solennelle. La cour et toute la noblesse se rendirent à la cathédrale Saint-Étienne ; toute la population était en mouvement pour voir les processions et assister au service divin. Les domestiques du comte, même celui qui était chargé de prendre soin de

Fernando, y coururent, et le malade resta seul, ne pouvant quitter son lit, tourmenté par une soif ardente. Il sonna plusieurs fois sans que personne parût. Il essaya en vain de se lever pour aller chercher lui-même de l'eau qu'on n'avait pas eu la prévoyance de mettre à sa portée. Il éprouvait un vif chagrin de se voir ainsi abandonné.

A cette même époque, une dame étrangère, la comtesse d'Obersdorf, était venue passer quelques jours chez le comte de Gallas. Sa femme de chambre, un livre de prières à la main, descendait les escaliers pour aller à l'église, au moment où Fernando s'était mis à sonner de nouveau avec force. Elle monta chez lui, et lui demanda avec le plus touchant intérêt ce qu'elle désirait.

« O Mademoiselle, je vous en prie, s'écria-t-il, ayez la bonté de me procurer tout de suite de la limonade, ou au moins de l'eau, car je meurs de soif.

— Je vais vous en chercher sur-le-champ, » répondit-elle.

Elle prit la carafe vide qui se trouvait là, se hâta d'aller à la fontaine, la remplit d'eau fraîche, revint et donna à boire au malade, en lui disant : « Prenez d'abord ceci, en attendant je vais vous préparer de la limonade. »

Elle pensait bien qu'elle ne pourrait plus assister à l'église, mais elle se dit : « Servir un malade, c'est aussi servir Dieu. »

Elle descendit à la cuisine; mais elle n'y trouva personne. Elle se mit à chercher des citrons et du sucre, mais inutilement. Affligée, elle revint près de Fernando pour lui annoncer cette fâcheuse nouvelle. « C'est honteux, dit-elle, de vous abandonner ainsi dans l'état où vous êtes. Je vais rester auprès de vous jusqu'à ce que votre garde-malade soit de retour. »

Et elle s'assit auprès de la fenêtre, prit son livre de prières et le lut avec recueillement. Cependant elle se levait de temps à autre pour donner à boire à Fernando et s'en aller à la fontaine remplir la carafe quand il n'y avait plus rien.

« Que de reconnaissance je vous dois, Mademoiselle, lui dit Fernando. Peut-être jamais je ne serai en état de reconnaître ce que vous faites pour moi. Mais celui qui a dit que chaque goutte d'eau fraîche offerte à un malheureux altéré trouvera sa récompense, saura vous tenir compte de cette bonne action. Lorsque je bois, il me semble que je verse de l'eau sur une pierre rouge au feu. Sans vos généreux soins, je crois que je serais mort de soif. Oh ! Mademoiselle, soyez certaine que Dieu vous récompensera. »

— Le plaisir de vous être utile, répondit la jeune fille, m'est déjà la plus douce récompense. »

Elle se remit de nouveau près de la fenêtre, et continua sa lecture jusqu'à ce que le négligent domestique fût de retour. Alors elle souhaita au malade un prompt rétablissement, et se retira : le lendemain, comme elle était sur le point de partir avec sa maîtresse, elle alla lui rendre encore une dernière visite, s'informa de sa santé, et lui fit le plus aimable adieu.

Quand Fernando fut rétabli, le comte l'emmena en Bohême, où il possédait un château et de vastes domaines. Là, Fernando mena plusieurs mois une existence agréable : cet antique château et ses spacieux jardins lui plaisaient beaucoup : en les voyant, il se rappelait, quoique d'une manière assez confuse, qu'il avait passé les premières années de son enfance dans une demeure à peu près semblable. Il s'y sentait à son aise ; le comte s'en aperçut avec plaisir, et comme son intendant venait de mourir, il lui offrit cette place, ce que Fernando accepta avec joie ; toutefois il éprouvait un vif et sincère regret de se séparer de cet excellent seigneur.

Aussitôt que l'on sut que Fernando avait été nommé intendant, les propriétaires et les employés d'administration des environs ambition-

nèrent l'honneur de lui donner leur fille en mariage. Mais Fernando n'avait pas oublié la jeune personne qui avait été pendant quelques heures sa garde-malade ; l'intérêt qu'elle lui témoigna, la douceur de son caractère, sa modestie et sa piété se retraçaient encore vivement à sa mémoire. Dès qu'il se vit dans une position stable et avantageuse, sa première pensée fut de la demander pour épouse ; il fit part de son projet au comte, qui l'approuva : il écrivit à la jeune fille, et attendit impatiemment sa réponse.

CHAPITRE XI.

Le mariage.

Cette jeune personne se nommait Clara, et était la fille d'un ancien forestier généralement estimé. Elle avait perdu de bonne heure son père, alors sa mère s'était retirée avec elle chez une de ses parentes. Là, cette vertueuse mère employa le produit de son travail à l'élever, à l'envoyer à l'école et à lui faire apprendre la couture. Clara, aussi active et intelligente qu'elle était douce et bonne, fit des progrès en tout, et devint bientôt le soutien de sa mère, dont l'âge

commençait à diminuer les forces ; la jeune fille se chargea de pourvoir elle-même par son travail à leurs besoins.

Parmi les grandes maisons pour lesquelles elle travaillait le plus habituellement, se trouvait celle de la comtesse d'Obersdorf. Un jour Clara rapporta à cette dame plusieurs ouvrages qu'elle lui avait commandés. La comtesse en fut si satisfaite, qu'outre le prix convenu, elle lui donna un tablier rempli de quantité de robes, fichus et autres objets de toilette qu'elle ne portait plus. Clara, toute joyeuse, revint à la maison, et en déployant avec sa mère ce que contenait le tablier, elles trouvèrent dans un gant de soie une bague de diamants. Clara se hâta de retourner chez la comtesse pour lui rendre ce bijou.

Cette dame en eut une grande joie. « J'ai regardé longtemps cette bague comme perdue ; je l'aurai sans doute ôtée avec mon gant sans m'en apercevoir. Je suis très-contente de l'avoir retrouvée, et je suis encore bien plus contente de rencontrer d'honnêtes gens comme vous ; j'aviseraï aux moyens de récompenser votre probité. »

Quelque temps après, la mère de Clara mourut : cette pauvre orpheline avait alors environ quatorze ans. Elle vint en habits de deuil et en sanglotant chez la comtesse lui annoncer cette douloureuse nouvelle ; elle se lamentait de

nèrent l'honneur de lui donner leur fille en mariage. Mais Fernando n'avait pas oublié la jeune personne qui avait été pendant quelques heures sa garde-malade ; l'intérêt qu'elle lui témoigna, la douceur de son caractère, sa modestie et sa piété se retraçaient encore vivement à sa mémoire. Dès qu'il se vit dans une position stable et avantageuse, sa première pensée fut de la demander pour épouse ; il fit part de son projet au comte, qui l'approuva : il écrivit à la jeune fille, et attendit impatiemment sa réponse.

CHAPITRE XI.

Le mariage.

Cette jeune personne se nommait Clara, et était la fille d'un ancien forestier généralement estimé. Elle avait perdu de bonne heure son père, alors sa mère s'était retirée avec elle chez une de ses parentes. Là, cette vertueuse mère employa le produit de son travail à l'élever, à l'envoyer à l'école et à lui faire apprendre la couture. Clara, aussi active et intelligente qu'elle était douce et bonne, fit des progrès en tout, et devint bientôt le soutien de sa mère, dont l'âge

commençait à diminuer les forces ; la jeune fille se chargea de pourvoir elle-même par son travail à leurs besoins.

Parmi les grandes maisons pour lesquelles elle travaillait le plus habituellement, se trouvait celle de la comtesse d'Obersdorf. Un jour Clara rapporta à cette dame plusieurs ouvrages qu'elle lui avait commandés. La comtesse en fut si satisfaite, qu'outre le prix convenu, elle lui donna un tablier rempli de quantité de robes, fichus et autres objets de toilette qu'elle ne portait plus. Clara, toute joyeuse, revint à la maison, et en déployant avec sa mère ce que contenait le tablier, elles trouvèrent dans un gant de soie une bague de diamants. Clara se hâta de retourner chez la comtesse pour lui rendre ce bijou.

Cette dame en eut une grande joie. « J'ai regardé longtemps cette bague comme perdue ; je l'aurai sans doute ôtée avec mon gant sans m'en apercevoir. Je suis très-contente de l'avoir retrouvée, et je suis encore bien plus contente de rencontrer d'honnêtes gens comme vous ; j'aviseraï aux moyens de récompenser votre probité. »

Quelque temps après, la mère de Clara mourut : cette pauvre orpheline avait alors environ quatorze ans. Elle vint en habits de deuil et en sanglotant chez la comtesse lui annoncer cette douloureuse nouvelle ; elle se lamentait de

n'avoir plus ni père ni mère. « Je suis toute seule dans le monde ! disait-elle en pleurant.

— Console-toi, mon enfant, répondit la comtesse ; je te servirai de mère. Viens demeurer chez moi, tu n'y seras pas traitée comme une domestique, mais comme ma propre fille. »

Clara accepta cette offre généreuse avec joie et reconnaissance. Cette jeune fille, que sa mère avait élevée à la piété, au travail et à la vertu, ayant toujours vécu dans une modeste retraite, n'avait pas été exposée au contact pernicieux du monde ; jamais elle n'avait pris part à ces plaisirs mondains si dangereux pour l'innocence. Elle sut se rendre de jour en jour plus chère à la comtesse par la douceur et la modestie de son caractère, par son amour du travail, la pureté de son cœur et sa sincère piété ; elle ne tarda pas non plus à aimer sa bienfaitrice comme une seconde mère. Son cœur avait été libre de toute autre affection jusqu'au moment où, à Vienne, elle fit la connaissance de Fernando. Alors elle pensa bien qu'elle serait heureuse avec un homme de ce caractère ; mais aussitôt elle bannit cette idée comme une chimère ; car comment aurait-elle pu s'imaginer qu'un homme tel que lui épouserait une pauvre orpheline. C'est dans ces dispositions qu'elle reçut la lettre de Fernando, et la demande de sa main lui

causa une surprise d'autant plus agréable qu'elle s'y était moins attendue.

Elle alla aussitôt trouver la comtesse, et lui communiqua la lettre avec une aimable rougeur. « Eh bien ! lui dit cette dame avec un doux sourire, je te félicite de tout mon cœur, ma chère enfant. Tu es en effet une seconde Rebecca, qui, pour avoir offert un verre d'eau, mérita l'amour d'un honnête homme. Tu ressembles aussi par ton innocence et ta bonté à cette jeune vierge de l'âge d'or, et Fernando est un de ces jeunes hommes loyaux et honnêtes comme il devait y en avoir à cette époque fortunée. Réponds-lui tout de suite quels sont tes sentiments.

— Mais, reprit Clara, quand il saura que je suis pauvre et que je n'ai d'autre dot que le peu que j'ai pu épargner sur mes gages, peut-être changera-t-il d'idée ?

— Tu es riche en vertu, répliqua la comtesse, et le mérite que tu t'es acquis auprès de Dieu par ta conduite irréprochable, par ta piété, ton activité et ta bienfaisance envers les pauvres, est une dot bien plus précieuse que tout l'or et l'argent que tu pourrais apporter à ton époux. Va, mon enfant, tu m'as toujours servie fidèlement ; tu as pris part à mes chagrins comme à mes joies avec une tendresse sans égale. Notre

séparation m'est bien douloureuse, mais ton bonheur m'est trop cher pour ne pas m'y résigner. Je n'y mets qu'une condition, c'est que les noces soient célébrées dans mon château; je dois remplir le devoir d'une mère en te conduisant moi-même à l'autel, et aussi en te préparant ton trousseau de jeune mariée. Va écrire tout cela à ton futur, et dis-lui bien des choses agréables de ma part. »

Clara écrivit sur-le-champ à Fernando qui, plein de joie, arriva plus promptement que n'aurait pu faire une lettre. Il la rassura sur toutes les craintes qu'elle avait exprimées dans la sienne au sujet du manque absolu de fortune où elle se trouvait. Après les épanchements les plus délicieux de part et d'autre, le jour du mariage fut fixé. Ce fut un jour de fête et de bonheur, non-seulement pour les habitants du château, mais encore pour toute la contrée, car Clara était aimée de tout le monde. Elle avait su répandre des aumônes considérables dans le sein des pauvres; plus d'une larme avait été séchée par la charitable orpheline; plus d'une infortune cachée qui ne serait jamais venue aux oreilles de M^{me} d'Obersdorf, lui était révélée par Clara; et les secours que la comtesse prodiguait si généreusement aux malheureux leur étaient transmis par la main de sa fille adoptive.

Une demi-heure avant le moment fixé pour se rendre à l'église, on ne fut pas peu surpris de voir arriver un brillant équipage qui amenait le comte de Gallas et son épouse venus pour assister à la fête. Après les compliments d'usage, le comte mit au doigt de Fernando une riche bague, que celui-ci reconnut pour être une de celles qu'il lui avait vendues autrefois à Londres. « Cette bague, dit le comte, m'a fait faire votre connaissance et admirer votre probité, je vous la donne comme un souvenir qui vous rappellera sans cesse que la vertu ne reste pas sans récompense, même dans ce monde, en attendant que le Seigneur la couronne dans le ciel. »

Au même instant la comtesse d'Obersdorf s'approcha de la fiancée, lui prit amicalement la main, et dit: « Et moi aussi j'ai une bague à présenter à la jeune épouse: c'est celle que cette jeune orpheline pauvre et vertueuse avait trouvée et qu'elle m'a rendue avec tant de probité. C'est à ces deux bagues que M. le comte de Gallas et moi devons le plaisir de connaître deux personnes si dignes d'estime, et c'est aussi à cette douce circonstance qu'ils doivent le bonheur de s'être vus. Dieu s'en est servi pour les réunir; que ces deux bagues soient donc leurs anneaux de mariage. » Le jeune couple reçut avec un plaisir indicible ces témoignages

honorables d'estime et d'affection ; et ils se félicitèrent de nouveau de s'être connus et d'être désormais unis par des liens indissolubles.

Après les cérémonies religieuses et les actions de grâces rendues au Seigneur, un splendide repas fut servi ; les pauvres ne furent point oubliés, et tout se passa dans la plus grande joie. Quelques jours après leur union, les jeunes époux partirent pour la Bohême, accompagnés des bénédictions de leurs maîtres et de tous les habitants du village.

CHAPITRE XII.

Le grand d'Espagne.

Pendant que Fernando et son épouse menaient une vie tranquille et heureuse au sein des après montagnes et des sombres forêts de la Bohême, et voyaient déjà croître autour d'eux une aimable famille, Alonzo traînait dans les belles et riches contrées de l'Espagne une existence bien pénible, la vie la plus triste que l'on puisse imaginer, quoique le monde, qui ne juge que sur les apparences, le regardât comme le plus heureux des mortels. A l'époque où il reçut

la nouvelle de la mort de Fernando qui lui laissait un si riche héritage, il s'était imaginé qu'il serait au comble du bonheur. La joie qu'il en ressentit fut si vive, qu'il put à peine la cacher à sa femme et à ses enfants profondément affligés de cette mort. Il possédait alors tout ce qu'il avait si ardemment désiré : un palais somptueux dans la capitale, plusieurs châteaux dans les plus belles contrées, de vastes terres, une fortune immense en capitaux et le titre de grand d'Espagne. Mais il ne tarda pas à connaître que tous les trésors de la terre ne sauraient rendre l'homme heureux quand il ne jouit pas de la tranquillité de l'âme et de la paix de la conscience.

Il acquit cette douloureuse conviction le lendemain même du jour où il reçut la fatale nouvelle. Vers le soir, il était assis dans son jardin, à côté de son épouse qui avait encore les yeux humides de larmes, et qui lui dit : « Je n'aurais pas dû quitter ce pauvre enfant, peut-être l'aurais-je sauvé ! Toute ma vie je me reprocherai de l'avoir abandonné dans un pareil moment et de n'avoir pas cédé à ses instantes prières. »

— Cesse ces plaintes, lui répondit Alonzo avec dureté, laisse reposer les morts et pense aux vivants ; songe surtout à la fortune que cette mort assure à nos enfants.

— Non, jamais une semblable pensée ne m'était venue à l'esprit, répliqua la noble Blanca. Peut-on se réjouir de la mort de son semblable parce qu'il nous laisse un riche héritage ? La vie de cet enfant était plus précieuse à mes yeux que tous les trésors de la terre. » A ces mots elle se leva et se retira dans sa chambre.

Au même instant vinrent s'approcher d'Alonzo les deux plus jeunes de ses enfants. La petite Bella tenait dans ses mains une jeune colombe qu'avait tuée un oiseau de proie, et elle criait à son père : « Cher papa, vois cette pauvre petite créature qu'un vautour a fait mourir ; regarde ses plumes blanches couvertes de sang, son cou et sa poitrine en sont rouges ! Le vautour est un animal bien méchant d'égorger ainsi l'innocente colombe qui ne lui fait point de mal !

— Aussi a-t-il reçu le châtement qu'il méritait, s'écria le petit Jago qui survint apportant le vautour qui se débattait encore. Vois-tu, le jardinier l'a puni, et le jardinier a bien fait, car celui qui tue mérite la mort. »

Ces paroles pénétrèrent dans le cœur d'Alonzo comme une flèche acérée. « Allez-vous-en, drôles que vous êtes, cria-t-il à ses enfants ; et ne venez pas m'ennuyer ici de votre bavardage. » Il se leva et s'enfonça dans une sombre allée, où

il se promena longtemps dans une vive agitation. Il lui semblait toujours entendre résonner ces mots : Celui qui tue mérite la mort. « Oh ! se dit-il, qu'il est douloureux d'entendre ainsi prononcer sa sentence de la bouche de ses enfants, quoiqu'ils ignorent mon crime ! »

Quelques jours après il alla occuper son nouveau palais à Madrid. Une brillante société vint lui présenter de flatteuses félicitations. La salle de réception était magnifique et ornée de tableaux précieux dus aux pinceaux des plus célèbres artistes. Alonzo, vêtu du costume de sa nouvelle dignité de grand d'Espagne, se présenta avec une noble assurance et reçut d'un air grave les compliments qu'on lui adressait. Tout à coup son regard étant tombé sur une des peintures, il pâlit, car le tableau représentait le massacre des Innocents à Bethléem ; et le visage farouche d'un homme qui plongeait le poignard dans le sein d'un jeune garçon le fit tressaillir. Il détourna promptement la vue, en se disant : « Et moi aussi, j'ai fait périr l'innocence. »

En fuyant ce tableau accusateur, ses regards tombèrent sur une seconde peinture représentant la décollation de saint Jean-Baptiste. Alonzo ne put encore regarder sans frémir la tête sanglante du saint exposée sur un plat. « Voilà ce que j'ai mérité, se disait-il ; si mon crime venait

à être découvert, moi aussi je serais décollé. Ce saint était innocent, et moi... »

Il remarqua que son émotion frappait tout le monde; il lui sembla que les yeux fixés sur lui lisaient au fond de son cœur le crime horrible qu'il avait commis; sa main tremblante laissa échapper le chapeau garni de plumes qu'il tenait, ses genoux fléchirent, et l'on fut obligé de le conduire dans une pièce voisine et de le placer sur un sofa. Là, il pria tout le monde de se retirer. Son épouse seule resta avec lui. « Au nom du Ciel, qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Fais enlever ces deux tableaux qui sont dans la grande salle.

— Tu les as cependant vus mille fois, et tu les as même admirés comme des chefs-d'œuvre !

— Il en est autrement aujourd'hui ; maintenant que je suis le maître ici, je ne les veux plus laisser dans ce salon. Ils me font horreur. Cet enfant qu'on massacre, cette tête sanglante... Non, je ne remets pas les pieds dans cette salle avant que ces tableaux en soient enlevés. »

La comtesse tressaillit ; pour la première fois elle conçut l'horrible pressentiment que son époux devait avoir sur le cœur quelque crime secret.

Les médecins conseillèrent à Alonzo d'aller

respirer l'air de la campagne ; il partit pour un de ses châteaux. En y arrivant, il trouva réunis dans la cour tous les employés du domaine, ainsi que les habitants de l'endroit ; une musique joyeuse se fit entendre et l'air retentit de nombreux *vivats* ! Mais toutes ces démonstrations ne lui parurent pas sincères, et il crut lire la tristesse peinte sur quelques visages. Les fonctionnaires publics l'accompagnèrent dans son cabinet, et l'entretien tomba bientôt sur le comte Alvarès, son frère, qu'ils avaient eu pour seigneur, et dont le fils unique était mort si subitement. A ces tristes souvenirs, les yeux de ces excellentes gens se remplirent de larmes, surtout lorsqu'un vieillard, prenant la parole, dit à Alonzo : « Pardonnez à notre sensibilité, Monseigneur ; la douleur que nous a causée cette perte est encore trop récente et trop vive pour qu'il nous soit possible de la comprimer. J'ai servi pendant cinquante ans feu votre père et votre noble frère, et toujours j'ai entendu leur éloge dans toutes les bouches. Dernièrement encore, en me rendant pour affaire dans votre château, je vis le charmant Fernando, notre jeune maître. Il était encore plein d'espérance et de vie, il était frais comme une rose. Mon petit-fils que vous voyez ici à mes côtés m'accompagnait ; le jeune comte s'entretint long-

temps avec lui ; et avec quelle grâce , quelle affabilité il lui parlait ! Aimable enfant , me disais-je , j'ai été le serviteur et l'ami de ton grand-père et de ton père , je songe avec plaisir que mon petit-fils sera aussi ton serviteur et ton ami . Mais Dieu en a ordonné autrement . J'espère que votre seigneurie et ses enfants nous consolent de la perte que nous avons faite .

— Je l'espère aussi , » répondit froidement Alonzo . Puis il congédia les visiteurs et demeura seul le reste de la journée .

Le lendemain il s'enveloppa dans un manteau fort simple , sans ornement , et alla se promener dans la campagne ; il désirait savoir ce qu'on pensait de lui . Il rencontra une paysanne vêtue de noir . Il l'aborda , entama la conversation avec elle , et vit qu'elle ne le connaissait pas . « Vous êtes en deuil ? lui demanda-t-il : vous avez peut-être perdu votre mari ou un de vos enfants ? »

— Ah ! répondit cette femme , en poussant un soupir , j'ai perdu quelqu'un que j'aimais autant que mes propres enfants : notre jeune comte Fernando .

— Et c'est pour lui que vous portez le deuil ?

— Oui , Monsieur , et ce deuil est général dans toute la contrée , car la mort de ce jeune seigneur est un grand malheur pour nous et nos familles .

— Pensez-vous donc que votre seigneur actuel ne vaudra pas son neveu ?

— Hum !.... c'est là une des choses dont on n'aime guère à parler . Voyez , ce que nous avons appris de la maladie et de la mort du jeune comte ne nous a pas fait trop de plaisir ; pas un de ses parents n'était resté auprès de lui ! Abandonner ainsi son propre sang , c'est cruel , c'est barbare , cela ne présage rien de bon . »

Elle garda un instant le silence , essuya ses larmes , et ajouta : « Nous croyons tous que si cet enfant était tombé dans de meilleures mains , il serait encore en vie . »

Ces discours furent pour le coupable Alonzo autant de coups de poignard . Il quitta brusquement la paysanne .

Ainsi , tout ce qu'il voyait , tout ce qu'il entendait contribuait à lui faire sentir plus vivement les reproches de sa conscience . Il donnait à tout ce qu'on lui disait une interprétation à laquelle souvent on n'avait pas songé ; il trouvait en toutes choses des allusions désolantes , et il lui semblait qu'il était le point de mire contre lequel l'humanité offensée dirigeait tous ses traits .

Chaque fois qu'il pensait à Pedro il éprouvait un sentiment d'épouvante . Alonzo lui avait écrit : « Je t'abandonne pour l'instant la jouissance du

château et des terres que je t'avais promis dans le temps ; mais je ne puis encore te le céder en toute propriété ; car cela éveillerait les soupçons. Tu auras ce bien après ma mort. Pour le moment évite de me voir ; on doit ignorer nos rapports. »

En effet, Pedro ne reparut plus devant Alonzo, qui avait conçu pour lui une aversion invincible et le méprisait comme un vil assassin, quoique ce fût lui-même qui l'eût poussé au crime par ses menaces et ses promesses. Cependant ce silence même de Pedro inquiétait Alonzo, lorsqu'un jour il apprit que son complice, après être tombé dans la plus noire mélancolie, avait disparu, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Nouveau sujet d'alarme pour Alonzo, qui fit faire des recherches infructueuses ; il était accablé. « Si ce malheureux, pensa-t-il, est comme moi tourmenté par sa conscience, il peut bien être allé se livrer à la justice ; on a vu plusieurs fois des criminels qui se sont accusés eux-mêmes et ont mieux aimé périr sur un échafaud que d'endurer les tortures des remords. Oui, oui, il se sera livré aux juges, et alors.... il m'entraînera au supplice avec lui. »

On apprit enfin que Pedro s'était noyé, et qu'on avait trouvé sur un rocher, près de la mer, son chapeau, son manteau et sa mandoline

brisée. Cette nouvelle délivra Alonzo d'une terrible inquiétude ; mais bientôt les tourments de sa conscience redevinrent encore plus cruels : « C'est moi qui ai causé la mort de ce jeune homme, se dit-il encore ; c'est moi qui, après lui avoir fait éprouver sur cette terre tous les tourments du remords, l'ai précipité en enfer ; puis-je éviter de l'y suivre ? Ah ! je suis perdu !... »

Pour s'étourdir, il essaya de se lancer dans les distractions du monde et dans le tumulte des bruyantes sociétés, mais son noir chagrin le poursuivait partout. Alors il alla habiter un de ses châteaux les plus solitaires ; il fuyait les hommes, restait des journées entières seul dans sa chambre, d'où il ne sortait que le soir pour se promener dans les lieux les plus déserts, afin de ne rencontrer personne. Sa démarche et sa figure annonçaient la plus profonde tristesse, et il entendait sur son chemin plus d'un pauvre ouvrier qui disait en le voyant passer : « Ce pauvre Monsieur ! il possède de l'or, des dignités, des châteaux, tout ce qu'un homme peut désirer sur la terre, et pourtant, voyez comme il a l'air malheureux ! Ah ! certes, je ne voudrais pas changer mon sort contre le sien. »

CHAPITRE XIII.

Le crime puni.

Bientôt de nouvelles infortunes vinrent fondre sur le malheureux Alonzo et aggraver encore les douleurs de son âme. Ses plus jeunes enfants moururent presque coup sur coup de la petite vérole à la fleur de l'âge. Ce n'est pas tout. Eugénie, sa fille aînée, jeune personne douée des plus belles qualités, était demandée en mariage par un jeune homme de bonne famille et d'un caractère noble et généreux. Eugénie aurait été au comble de ses vœux en s'unissant à ce vertueux jeune homme, et la mère aurait volontiers consenti; mais son père repoussa ce choix avec dédain, comme n'étant ni assez noble ni assez riche, et il força sa fille d'épouser un vieux due d'un caractère détestable et de mauvaises mœurs, mais qui possédait une brillante fortune. Cette jeune femme, se voyant si malheureuse, succomba au bout de quelques années au chagrin qui la dévorait. Cette nouvelle perte frappa vivement Alonzo. « C'est mon orgueil et mon ambition qui l'ont conduite au tombeau. Moi qui ai fait périr le fils unique de mon frère, je suis

condamné à voir mourir tous mes enfants, et ma famille s'éteindra. »

C'est ce qui arriva. Philippe, son premier-né, le seul qui lui restait et qu'il avait toujours aimé plus que les autres, fut la victime des principes que son père lui avait inculqués : il lui enseigna à être fort susceptible sur le point d'honneur. L'honneur avant tout, telle était sa maxime favorite. La mère, plus sage et plus chrétienne, cherchait à effacer ces leçons pernicieuses.

« L'honneur, disait-elle, est sans doute une belle chose, mais il est à la vertu ce que l'éclat est à l'or. L'honneur sans la vertu n'est qu'un vain mot, une dorure trompeuse jetée sur un mauvais métal. Il faut, pour être vraiment un homme d'honneur, éviter non-seulement ce qui peut nous déshonorer aux yeux des hommes, mais ce qui nous souille et nous déshonore aux yeux de Dieu. »

Mais le jeune homme tenait peu de compte des sages leçons maternelles, et prenait exemple sur son père, qui ne voulait paraître homme d'honneur que devant les hommes. Il fit plus d'une extravagance, parce que l'honneur semblait l'exiger de lui. Un jour se croyant offensé par un de ses amis, il le provoqua en duel, et fit à son adversaire une blessure à laquelle ce-

lui-ci succomba sur-le-champ ; mais lui-même avait reçu trois coups d'épée dont il mourut peu de jours après. Quand le malheureux père apprit cette triste nouvelle, son âme en fut profondément ébranlée. « Trois blessures ! s'écria-t-il, trois blessures ! Pedro avait aussi donné trois coups de poignard à Fernando. Pour trois coups de poignard on me rend trois coups d'épée ; car le Ciel me frappe dans mon enfant chéri. » Sa douleur, son désespoir furent au comble.

Malgré le soin que prenait Alonzo de concentrer en lui-même et de cacher à tous les yeux sa tristesse et ses remords, il ne put les dérober à son épouse. Souvent la tendre Blanca, essayant de ranimer son courage, lui demandait la cause de sa mélancolie toujours croissante. « Confie tes chagrins au cœur d'une fidèle épouse, lui dit-elle, cela te soulagera, et peut-être pourrai-je te consoler. » Mais il gardait le plus opiniâtre silence ; car il jugeait son crime trop affreux pour oser le révéler à qui que ce fût.

Toutefois ces tourments, que pendant le jour il s'efforçait de renfermer dans son sein, s'en échappaient, à son insu, pendant la nuit. Souvent des rêves affreux venaient le tourmenter, et il s'écriait : « Fuis, laisse-moi, spectre sanglant ! pourquoi me fixer, me percer de tes

regards ? pourquoi montrer toujours ces trois blessures ? Grâce, grâce, cher Fernando, j'étais dans un délire ; je ne savais ce que je faisais. Pardonne-moi ; car tu es au ciel, et moi misérable, je souffre tous les tourments de l'enfer ; les flammes m'environnent de toutes parts, je brûle, je suis perdu !... »

Blanca entendait souvent la nuit de semblables paroles sortir de la bouche de son époux. Souvent aussi elle entraît chez lui sans qu'il s'en aperçût, et le trouvait plongé dans de sombres pensées.

« La malédiction du Ciel est tombée sur ma maison ! dit-il une fois ; j'ai voulu enrichir mes enfants de l'héritage d'autrui, et ils n'ont pas eu même le mien. J'ai fait périr un enfant étranger, et j'ai perdu tous les miens. Je pensais faire rejaillir sur eux l'éclat d'une maison illustre, et je suis le dernier de ma race. Insensé que j'étais ! je croyais par l'emploi de moyens illicites me créer une belle existence dans le monde, et je me suis rendu le plus misérable des hommes. »

Son épouse entendit en tremblant ce déchirant aveu, et s'éloigna sans avoir été aperçue. Cette noble dame, déjà si profondément affligée de la mort de ses enfants, sentit sa douleur s'accroître encore par l'état où elle voyait son

mari. Malgré les torts et le crime d'Alonzo, elle le chérissait tendrement ; car elle voyait son repentir, et elle avait pitié de lui ; son silence sur ce sujet était un supplice pour elle ; car elle ne pouvait ni lui en parler, ni lui prodiguer ses consolations. Cette douleur de tous les jours épuisa ses forces et elle tomba dans une maladie de langueur.

Un jour qu'elle se sentait plus faible encore que de coutume, et que son mari était assis auprès de son lit, elle fit signe à la femme de chambre de s'éloigner. Alors prenant la main de son époux et jetant sur lui un regard angélique, elle lui dit d'une voix éteinte : « Cher époux, je vais te quitter, je n'ai plus que peu d'instants à vivre. Écoute mes dernières paroles, ce sont des paroles d'amour, de paix et de réconciliation. Il y a longtemps que je sais ce qui pèse si fort sur ta conscience, je l'ai pressenti même dès le principe. Tu as fait mourir Fernando, notre neveu. Ce crime est horrible : mais ne désespère point : la miséricorde de Dieu est infinie ; il pardonne au repentir sincère. Hâte-toi de te réconcilier avec lui ; sauve ton âme, sauve-la, afin que nous ne soyons pas séparés pour l'éternité, mais que nous puissions nous revoir dans le ciel ! »

Alonzo, dont les yeux n'avaient jamais versé

de pleurs, et dont le cœur avait été jusqu'à ce jour inaccessible à toute consolation, baisa avec émotion la main presque glacée de son épouse, et lui dit d'un ton déchirant et en laissant échapper un torrent de larmes :

« Chère Blanca, ange du ciel ! quoique tu saches que je suis un satan, tu as encore pitié de moi, et ton cœur m'a conservé sa tendresse. Ton amour me rend mon courage. Oui, la clémence de Dieu est infinie, et puisque tu me pardones, toi à qui j'ai causé tant de chagrins, j'ose encore espérer que Dieu me pardonnera aussi, que je trouverai grâce devant lui, et que nous nous reverrons dans le ciel. »

Elle lui sourit, jeta sur lui un dernier regard de tendresse, et expira. Alonzo tomba alors à genoux devant le lit de mort, leva au ciel ses mains jointes, et s'écria : « O Dieu ! qui venez de rappeler cet ange que je n'étais pas digne de posséder, faites-moi la grâce de mourir un jour comme elle. Tendez-moi une main secourable et aidez-moi à sortir, par une sincère et rigoureuse pénitence, du profond abîme qui me sépare d'elle et de vous. Toutes vos œuvres sont admirables, mais vous vous montrez mille fois plus admirable encore, ô Dieu des miséricordes ! en permettant au pécheur de rentrer dans la voie du salut. »

CHAPITRE XIV.

La pécheur réconcilié.

Après la mort de son épouse, Alonzo se retira dans le plus isolé de ses châteaux qu'entouraient de toutes parts des forêts et des montagnes. Il n'avait emmené avec lui que son seul valet de chambre. Là il voulut vivre éloigné du monde entier. Il passait presque tout son temps enfermé dans son cabinet à lire des livres de piété que son épouse lui avait laissés, et il s'aperçut bientôt que c'était un trésor plus précieux que tous les trésors de ce monde. Il trouvait dans ces livres, surtout dans le *Nouveau Testament* et dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, une foule de passages qu'elle avait soulignés, ou de notes écrites de sa main et qui renfermaient quelques-unes de ses pieuses réflexions et de ses pensées édifiantes. Ces lectures versèrent un baume de consolation dans son cœur.

Cependant, quelque soulagement que procurassent à son âme ces pieuses lectures, sa conscience ne se trouvait pas encore tranquillisée. Ses peines, pour être moins vives, ne se calmèrent pas tout à fait; sa santé en souffrit cruel-

lement, et il tomba malade. Alors il voulut voir un prêtre pour obtenir de lui les consolations de la religion. Son domestique lui amena un religieux qui demeurait dans un couvent de franciscains, à cinq lieues du château.

Ce religieux se nommait le frère Antonio; il était déjà sur l'âge, sa figure était pâle et maigre et sa tête chauve; ses traits annonçaient une âme compatissante, et le son de sa voix avait quelque chose de doux et de pénétrant: cependant il paraissait timide et embarrassé en présence du comte. L'aspect même de l'état où se trouvait Alonzo l'émut tellement, qu'il ne pût s'empêcher de répandre des larmes. Le comte tendit la main au bon franciscain, et lui dit: « Mon vénérable Père, la part que vous prenez à mes peines m'est bien sensible et m'inspire la plus haute confiance en vous; mais je ne suis pas digne de vos larmes, car je suis un grand pécheur, et je n'ose pas vous avouer l'horrible secret qui me désespère. Quelle créature vile et incompréhensible que l'homme qui ose commettre une action qu'il n'ose avouer! Grand Dieu! accordez-moi la force de confesser mes fautes à votre ministre. »

Il retomba épuisé sur son oreiller, leva les regards vers le ciel et se tut. Il régna alors dans cette chambre, que la lueur vacillante de la

lampe éclairait à peine, un silence lugubre qui glaçait d'épouvante. On n'entendait d'autre bruit que le mouvement monotone de la pendule, et d'instant en instant un douloureux soupir du malade.

Le religieux, voyant qu'Alonzo ne pouvait se décider à parler, rompit enfin le silence : « Puisqu'il vous est si difficile de confesser votre crime, je vais vous aider. Vous avez ordonné dans le temps à un nommé Pedro de faire mourir par le poison ou par le fer votre jeune neveu pour vous emparer de sa fortune.

— Mon Père! s'écria Alonzo terrifié, et regardant le religieux avec stupéfaction : d'où savez-vous cela? qui vous l'a appris?

— Il importe peu de connaître qui me l'a appris, il suffit que je le sache. Mais rassurez-vous, personne au monde ne le sait que moi. Maintenant je vais encore vous donner la meilleure de toutes les consolations : le crime n'a pas été consommé, votre neveu est encore vivant.

— Comment! Fernando vit encore! Au nom du Dieu tout-puissant, me dites-vous la vérité? Est-ce bien vrai?

— Oui, reprit le moine avec calme. Je puis l'affirmer devant Dieu. La sainte Providence veillait sur lui, et l'a sauvé comme par miracle. Le couteau qui devait lui donner la mort se

trouvait émoussé, le bras du meurtrier était comme paralysé, et son cœur, si dur auparavant, s'amollit et céda tout à coup à la voix de la pitié; le sang de l'innocent enfant a coulé, mais ses blessures n'étaient pas mortelles. Fernando vit encore.

— Ah! s'il pouvait être vrai, s'écria Alonzo, en tressaillant de joie, que Fernando fût encore vivant et que je ne fusse pas un meurtrier, je renâtrais moi-même à la vie. Oui, je serais prêt à confesser mon crime et à restituer ses biens à leur maître légitime. Mais, hélas! cet espoir n'est qu'une illusion; j'ai peine à y croire. Continuez, mon Père, dites-moi ce que Pedro fit de l'enfant.

— Quand Pedro, immobile devant sa victime, ne savait quel parti prendre et comment se soustraire à votre colère, le Ciel envoya à l'enfant un sauveur dans la personne d'un noble chevalier; sans ce miraculeux secours l'enfant était perdu. Bernardo del Rio entra tout à coup, pansa les blessures de Fernando, et l'emporta.

— Bernardo del Rio, s'écria Alonzo au comble de la surprise; mon ennemi, celui qui fut mis au ban de l'empire et que l'on croyait s'être enfui d'Espagne?

— Lui-même : cet homme respectable, si Fernando.

faussement accusé, s'était réfugié dans les montagnes, et y vivait en ermite. Il conduisit le jeune Fernando dans sa retraite, l'éleva avec soin et le mena ensuite à l'université de Salamanque, bien résolu de faire valoir devant le trône les droits du jeune Fernando au comté d'Alvarès. Il possédait entre ses mains toutes les preuves nécessaires pour réussir dans ce projet; car Pedro, poussé par le repentir et le remords, l'avait instruit de tout en lui remettant vos lettres. Ces lettres, les trois blessures du jeune comte dont les cicatrices sont encore très-visibles, la statue de plâtre déposée dans le caveau de la famille et une foule d'autres circonstances auraient suffi pour vous convaincre de votre crime et faire réintégrer Fernando dans ses biens. Mais la mort a enlevé Bernardo avant l'exécution de ce projet, et le jeune Fernando qui ignorait sa naissance illustre se rendit à Londres avec un négociant; là, il gagna les bonnes grâces de l'ambassadeur d'Allemagne, qui l'emmena avec lui à Vienne; actuellement il habite la Bohême, et est père d'une charmante famille. »

Alonzo frémit à l'idée du malheur et de l'opprobre dont il avait été menacé sans qu'il s'en doutât. Il joignit les mains et s'écria plein de reconnaissance : « Quelles actions de grâces ne

vous dois-je pas, ô mon Dieu! vous avez tourné en bien tout ce que j'avais imaginé de mal. Oh! grâces vous soient rendues; je ne vous demande plus qu'une faveur : c'est de me conserver la vie jusqu'à ce que j'aie pu me réconcilier avec vous en expiant mes péchés par le repentir et la pénitence; et de revoir encore ce Fernando, mon neveu, que je haïssais tant, et que j'aime maintenant comme s'il était mon propre fils. Laissez-moi obtenir de lui mon pardon, ensuite je mourrai tranquille. O Seigneur! accordez-moi cette dernière grâce et ne rejetez pas ma prière, tout indigne que je suis de votre miséricorde! »

Alonzo questionna encore le bon religieux sur une foule de détails auxquels celui-ci répondit à sa satisfaction. On pense bien que la conversation ne manqua point de tomber aussi sur Pedro. « Le souvenir de ce malheureux jeune homme me fait bien de la peine, dit Alonzo, j'ai très-mal agi envers lui. Vraiment il n'avait pas une âme méchante, mais seulement un caractère trop faible, susceptible de recevoir avec une égale facilité les impressions du bien et du mal. Les espérances dont je le flattais et les menaces dont j'effrayai son esprit ont seules pu le déterminer à cet horrible forfait. Oh! combien je lui sais gré d'avoir épargné la vie du pauvre Fernando! je lui pardonne de m'avoir trompé

par ses feintes funérailles et par la fausse nouvelle de la mort de mon neveu. Mais je n'aurais pas cru qu'il fût capable de me trahir en révélant cette affaire à Bernardo et en lui livrant mes lettres. Cependant je lui pardonne encore de bon cœur, et vous, vénérable Père, souvenez-vous de cet infortuné dans vos prières.

— Ah ! ne me nommez pas vénérable, s'écria le religieux avec une très-vive émotion et en se jetant dans les bras du comte, j'en suis indigne; moi aussi, je suis un grand pécheur, vous voyez ce Pedro qui vous a si indignement trompé et trahi. »

Qu'on s'imagine, si l'on peut, l'extrême surprise d'Alonzo; il ne pouvait en croire ses yeux ni se persuader que Pedro vécut encore et qu'il se fût fait religieux. Jamais il n'aurait cru que ce vieillard, au visage ridé et à la tête chauve, fût le joyeux chanteur aux cheveux blonds et au teint fleuri. Il prit ses mains dans les siennes, fixa sur lui un regard de douleur, et lui dit avec émotion : « Dieu soit loué de t'avoir conservé la vie et donné le temps d'expier tes fautes ! Nous sommes devenus vieux tous les deux et nous avons beaucoup changé. Nous avons reconnu le vide et la fragilité des biens de ce monde. Je t'ai causé de grands chagrins, et les larmes que je te vois répandre m'accusent encore; pardonne-

moi, mon cher Pedro ! Tu étais jeune et sans expérience; j'étais dans l'âge mûr, et je connaissais le monde; au lieu de te servir de guide dans le chemin de la vertu et de la piété, je t'ai, au contraire, poussé au mal; mais raconte-moi donc ce qui t'est arrivé avant d'avoir retrouvé le calme et la paix de l'âme sous l'habit de Saint-François.

— Seigneur, puisque les aventures d'un infortuné peuvent vous intéresser, je vais vous en faire le récit. Peu de temps après mon attentat sur la personne du jeune Fernando, quand la première agitation de mon âme se fut un peu calmée, comme je comptais toujours sur vos promesses, le désir d'épouser Éléonore s'éveilla de nouveau dans mon cœur. Je me rendis chez elle, je lui appris que j'étais devenu propriétaire d'un domaine considérable, et je lui demandai sa main. Mais l'esprit pénétrant de cette demoiselle devina tout le mystère de ce subit changement dans ma fortune. « Quel effroyable trait de lumière ! s'écria-t-elle. Comment ! Don Alonzo vous a fait présent de ce bien ! Quelle espèce de service lui avez-vous donc rendu pour cela ? Ce n'est certainement pas votre talent pour le chant et pour la musique qu'il a eu l'intention de récompenser si généreusement. J'ai l'affreux pressentiment que vous lui avez servi d'instru-

ment pour accélérer la mort de son jeune neveu, et vous pensez que je pourrais épouser un meurtrier! Non, non, jamais! vous me faites horreur!»

En achevant ces paroles, elle lança au ciel un regard de vive douleur : « Mon Dieu, ajouta-t-elle, combien je me suis trompée en aimant cet homme, j'en rougis de honte. » Des larmes amères coulaient de ses yeux. Je me jetai à ses pieds; mais elle me repoussa avec horreur, et me dit : « Retire-toi, maudit serpent, tigre altéré de sang humain, et ne t'avise plus de te présenter devant mes yeux. »

Ma conscience, qui ne s'était jamais tout à fait endormie, s'éveilla alors avec une force nouvelle : elle me reprocha d'être un empoisonneur et un assassin; car j'aurais en effet empoisonné le jeune comte si Dieu n'avait empêché que je trouvasse du poison. Le couteau dont je me suis servi s'est de même refusé à l'exécution de mon crime; c'est encore Dieu qui l'a voulu ainsi; je ne peux assez remercier le Tout-Puissant de la grâce qu'il me fit d'affaiblir mon bras quand j'allais égorger le pauvre enfant. Si mon crime eût été complètement consommé, je serais devenu fou, ou je serais mort de désespoir. Je regardai pour lors comme un devoir d'aider le jeune comte à recouvrer

son héritage. Ayant appris que le noble chevalier qui avait sauvé le petit Fernando, et le pieux ermite de la montagne étaient la même personne, j'allai le trouver, je lui remis vos lettres, et je le conjurai de mettre tout en œuvre pour faire rendre justice à Fernando.

« C'est bien là mon intention, me répondit cet excellent homme, et vous pouvez compter sur moi; quand le moment d'agir sera venu je me porterai hautement accusateur contre Alonzo, en cas que les voies de douceur se trouvent impuissantes. En attendant j'enfermerai ces redoutables lettres dans un paquet que je remettrai au prier du couvent des Chartreux, qui est mon ami, en le priant de les déposer dans les archives du couvent et de ne les remettre qu'à moi-même sans les avoir décachetées. Et vous aussi gardez le silence, et allez en paix. »

Ayant ainsi déchargé ma conscience et appris qu'Éléonore avait pris le voile dans l'ordre austère de Sainte-Clara, je pris la résolution de me retirer du monde et d'entrer dans un couvent. Je craignais cependant que si vous appreniez que je vous avais trahi et que j'étais encore vivant, vous n'employassiez tout pour vous venger; voilà pourquoi, afin de me soustraire à vos poursuites, j'imaginai de briser ma mandoline sur les bords de la mer, et d'y déposer mon

chapeau et mon manteau afin de vous faire croire que je m'étais noyé.

Je me rendis ensuite dans une province très-éloignée, et je demandai à être reçu dans l'ordre de Saint-François, mais ce ne fut qu'après bien des instances et un long noviciat qu'on m'accorda cette faveur. Je me dévouai à la prière et à la méditation, et je remplis fidèlement les devoirs qui m'étaient imposés. Séparé du monde, j'appris cependant par hasard ou plutôt par la volonté divine que Bernardo était mort depuis longtemps, emportant avec lui dans la tombe le secret de l'existence de Fernando, qui avait quitté le pays. J'appris aussi que vous étiez venu habiter ce château et que vous y passiez une vie triste et solitaire. Je sentis alors le besoin de vous parler, et je priai mon supérieur de me désigner pour me rendre auprès de vous et vous apporter les secours de la religion dans votre maladie. C'est ainsi qu'après tant de tourments et de souffrances, Dieu a permis que nous nous revissions. »

Pedro continua : « Je suis venu pour entendre votre confession, et je vous ai fait la mienne : votre complice ne peut rien pour vous ; moi aussi, j'avais perdu l'espérance, mon crime me semblait plus grand que la miséricorde de Dieu. Enfin j'osai dévoiler mon âme tout entière à un

digne vieillard, le plus pieux des Pères de notre couvent. Il sut me faire mieux comprendre la clémence infinie de notre Sauveur, il m'expliqua l'infaillible efficacité d'un sincère repentir et les effets salutaires et consolants d'une bonne confession. Je les ai moi-même éprouvés ; car dès lors mon cœur s'ouvrit à l'espérance, et je cessai de frémir en songeant à l'Éternel. Voulez-vous que je vous envoie ce pieux vieillard ? » Alonzo y consentit. Le bon Père passa trois jours au château, et confessa le comte, qui avec la paix de l'âme recouvra promptement la santé du corps, et résolut de chercher Fernando pour lui rendre son héritage.

CHAPITRE XV.

L'injustice réparée.

Dès qu'Alonzo se sentit complètement rétabli, il partit, malgré son grand âge, pour se rendre en Bohême. Antonio l'accompagna sous le titre de chapelain. En passant à Vienne, il eut soin de se procurer pour Fernando une lettre du comte de Gallas ; cette lettre disait seulement quele personnage auquel on la remettait était

un grand d'Espagne qui voyageait en Bohême, et devait s'arrêter quelque temps au château. On recommandait à l'intendant de lui en faire les honneurs avec tous les égards dus à son rang distingué.

Lorsque après beaucoup de fatigues à travers les chemins âpres et raboteux de la Bohême, sa voiture fut arrivée au sommet d'une montagne fort élevée, il aperçut de loin l'antique château du comte de Gallas, séjour de Fernando. « Cher Antonio, dit-il à son compagnon de voyage, vous ne croiriez pas combien j'ai le cœur serré. Quand Fernando aura appris ce que j'ai voulu tenter contre lui, il ne pourra que me haïr et me regarder comme un monstre. Oh ! qu'il est douloureux pour un vieillard, un oncle, de paraître en coupable devant un jeune homme !

— Soyez tranquille, monsieur le comte : Fernando ignore, j'en suis sûr, que la tentative de meurtre faite contre lui venait de vous, il ne l'attribue qu'à la démente du joueur de luth. Cependant nous le questionnerons et nous verrons ce qu'il sait de cette histoire, afin de ne lui rien dire de plus qu'il n'est nécessaire.

— Vous avez raison, et nous acquerrons par ce moyen la certitude que cet intendant est véritablement notre Fernando. »

Ils descendirent au fond de la vallée, et arri-

vèrent dans un village dont les maisons étaient basses et construites en bois. Ils quittèrent la voiture et se rendirent à pied au château. Alonzo avait caché son riche costume de grand d'Espagne sous un large manteau, et Antonio, revêtu des habits de son Ordre, marchait un bréviaire à la main.

Ils entrèrent dans le jardin du château, et se dirigèrent par une belle allée qui les conduisit à un verger planté d'arbres de toute espèce. Un jeune garçon, au teint vermeil, était monté sur une échelle appuyée contre un cerisier chargé de fruits qu'il cueillait et qu'il laissait tomber dans le tablier de sa petite sœur. Un autre petit garçon en souriant arrangeait dans un joli panier les cerises que sa sœur lui présentait. Ces trois enfants eurent à peine aperçu les deux étrangers, qu'ils quittèrent aussitôt leur occupation. Les deux frères s'approchèrent du religieux, lui baisèrent la main avec respect et s'inclinèrent devant Alonzo tandis que leur petite sœur se tint timidement à l'écart.

« Ces messieurs viennent sans doute voir notre jardin ? dit l'ainé. Mon frère, veux-tu le leur montrer, pendant que je vais chercher papa. »

Les deux enfants conduisirent les voyageurs par tout le jardin, et leur firent admirer tour à

tour, avec la naïveté de leur âge, les allées, les plates-bandes, les berceaux, les statues et le grand bassin; mais surtout l'orangerie.

Le père de ces charmants enfants parut enfin au bout d'une longue allée. Alonzo alla au-devant de lui, et lui remit la lettre du comte de Gallas. Fernando en prit lecture, il regarda d'abord Alonzo avec étonnement, puis aussitôt lui présenta ses respects, ainsi qu'au Père franciscain. Cependant Alonzo sentait ses genoux trembler, il fut obligé de s'asseoir, et il pria Fernando de prendre place entre Antonio et lui. Après quelques politesses d'usage, Fernando engagea la conversation.

« Messieurs, dit-il, vous venez d'Espagne: c'est ma patrie, c'est là que j'ai passé les belles années de mon enfance.

— Comment! vous êtes né en Espagne? Et quels étaient vos parents? comment se fait-il que vous ayez préféré à cette belle et riche contrée les forêts et les montagnes de la Bohême?

— Mes aventures ont quelque chose de bizarre et de particulier; mes souvenirs d'enfance ressemblent à un rêve confus; je demeurais dans un château antique entouré d'un beau jardin. La dame que je regardais comme ma mère, qui ne l'était pas, comme je l'ai su depuis, était très-belle, et surtout très-bonne envers moi.

Mes trois frères et sœurs aînés, ou qu'alors je croyais l'être, s'appelaient Philippe, Eugénie et Carlos; j'ai oublié les noms des plus petits. Le seigneur que j'appelais mon père était rarement à la maison et n'aimait pas les enfants: nous le craignons tous. Voilà à peu près tout ce dont je me souviens. Je me rappelle encore cependant qu'un jour je fus subitement saisi d'une maladie grave. Ma mère, mes frères et mes sœurs partirent subitement, le père l'ordonnait ainsi, car il craignait que mon mal ne fût contagieux: il les pressa de partir, et depuis je ne les ai plus revus. Tout le monde m'abandonna, excepté un jeune homme, nommé Pedro, qui était un joueur de luth; il était fort aimable et nous plaisait à tous. Souvent il nous avait amusés en nous chantant de belles ballades, en nous apprenant toutes sortes de petits jeux; il nous faisait aussi de petits cadeaux. Pendant que j'étais malade, il resta auprès de moi pour me soigner. Soudain il devint fou et voulut me tuer avec un couteau. Il se laissa pourtant émouvoir par mes prières et me laissa la vie; cependant il m'avait fait trois blessures dont je porte encore les cicatrices. »

Alonzo écouta ce récit avec une grande attention: en entendant parler de son épouse et de ses enfants, il ne put retenir ses larmes. Pedro

aussi pâliissait et tremblait en se souvenant de son attentat. Mais tous deux se réjouissaient intérieurement d'apprendre que Fernando n'attribuait cette action détestable qu'à la démence du joueur de luth, et qu'il ignorait complètement qu'elle fût le résultat d'un complot. Fernando raconta ensuite son séjour dans l'ermitage, ainsi que les circonstances qui l'avaient conduit à Londres, à Vienne et enfin en Bohême.

Alonzo ne douta plus que l'intendant du comte de Gallas ne fût en effet le fils de son frère Alvarès. Cependant, pour avoir encore plus de certitude, il lui dit : « L'histoire de votre vie est en effet extraordinaire, mais n'avez-vous donc appris rien de plus sur votre origine ? »

— Hélas ! non, jamais, répondit tristement Fernando. Le Père Bernardo m'avait bien promis de me découvrir le mystère qui enveloppe ma naissance, mais la mort l'a surpris avant qu'il pût accomplir cette promesse.

— Eh bien ! dit Alonzo, moi je pourrai peut-être vous apprendre quelque chose, mais il s'agit de savoir si vous êtes en effet ce même enfant que cet insensé de Pedro frappa de son couteau. Peut-on voir encore la trace de vos trois blessures ?

— Oui certainement. » A ces mots, Fernando ouvrit son gilet, et montra ses cicatrices. Alonzo

se leva alors, ouvrit les bras, se jeta au cou de Fernando, le pressa contre son cœur et lui dit en versant des larmes : « O Fernando ! tu es mon neveu, le fils de mon excellent frère ! tu es le comte Alvarès, l'unique héritier d'un des plus beaux comtés d'Espagne. Un fatal concours de circonstances t'a privé de cet héritage ; tu grandis sans connaître ton illustre origine, moi-même je te croyais mort, mais dès que j'appris que tu existais encore, je brûlai du désir de te presser sur mon cœur, et je quittai la belle Espagne pour venir te chercher jusque dans les forêts de la Bohême, afin de jouir du bonheur de te revoir, de réparer les injustices que tu as souffertes, de te ramener en triomphe dans ta patrie, et de te réintégrer dans tes biens et dans ton rang. Combien je suis heureux de te retrouver, mon cher Fernando ; reconnais en moi ton oncle, accorde-moi ton amitié, et je mourrai heureux. »

Fernando était au comble de la surprise ; il embrassa son oncle en versant les plus douces larmes. Alonzo pleurait aussi de joie, mais son bonheur était troublé par cette secrète pensée : « Ah ! si mon neveu savait combien je fus coupable envers lui, il me détesterait et me repousserait avec horreur. » C'est ainsi que le souvenir d'une action coupable peut empoisonner

même les plus beaux moments de notre vie.

Alors Alonzo ouvrit son manteau, détacha l'étoile de diamants qui brillait sur sa poitrine et dit à Fernando : « Voici la décoration de grand d'Espagne que, te croyant mort, j'ai portée jusqu'ici ; et ces insignes et cette dignité te reviennent de droit. Viens, que j'attache cette croix sur ta poitrine ! qu'elle soit un faible dédommagement des blessures dont cette poitrine conserve encore les cicatrices.

— Oh ! s'écria Fernando, lorsque je reçus ces blessures, pouvais-je croire qu'elles dussent un jour amener une si heureuse découverte et me valoir tant de bonheur ? C'est donc ainsi que Dieu sait faire servir à notre bonheur nos malheurs mêmes ! »

CHAPITRE XVI.

Orgueil et fidélité.

Pendant qu'Alonzo se faisait connaître à son neveu et le décorait des insignes de son rang, Clara, l'épouse de Fernando, vint aussi pour complimenter les étrangers, mais lorsqu'en approchant par une petite allée couverte elle aperçut l'étoile qui brillait sur la poitrine de

son mari et qu'elle l'entendit appeler comte don Fernando, elle pâlit ; il lui sembla qu'un abîme se creusait entre elle et lui, et elle s'arrêta avec effroi.

Personne n'avait remarqué Clara ; et Alonzo dit à son neveu : « Partons, ma voiture est prête, je vais te présenter à l'empereur, afin qu'en sa qualité de roi d'Espagne, il te confirme dans la possession de tes biens et de tes titres, ainsi que tes aimables enfants et ton épouse. De quelle famille est-elle ?

— Elle est la fille d'un garde-forestier nommé Hermann.

— Quoi ! comment ! s'écria Alonzo, et son visage se rembrunit, car son orgueil était révolté. Comment ! la fille d'un forestier, d'un garde-chasse ! voilà qui est affreux ; je ne m'y serais pas attendu. Toute ma joie s'évanouit et je ne vois plus de termes à mes peines. »

Fernando fut consterné de ces paroles étranges. Alonzo s'en aperçut et reprit : « Il est vrai que tu ne savais pas que tu fusses issu d'une des plus anciennes familles du royaume, autrement tu n'aurais pas eu la malheureuse idée d'épouser une roturière, fille d'un simple chasseur. Il nous faut voir ce qu'il y aurait à faire pour réparer cette faute, car cette mésalliance me donnerait la mort. »

Ces paroles déchiraient le cœur de Clara ; elle s'éloigna sans avoir été aperçue.

Alonzo se leva et se promena à grands pas en se frappant le front, et tout d'un coup s'arrêtant devant Antonio, il lui dit : « Tâchez de trouver un remède à ce malheur, mon Père ; autant que je crois le savoir, l'erreur est un cas de divorce : dites-le-moi, peut-on déclarer que ce mariage est le fruit d'une erreur et obtenir qu'il soit rompu ? »

— Oui, une erreur dans les personnes est un cas de nullité ; mais dans la circonstance actuelle le cas me semble différent, savoir qu'une personne s'est trompée sur son propre compte. Il faut avoir recours à l'autorité ecclésiastique, qui donnera une solution.

— Il n'y a pas besoin de solution ni de tant de réflexions, s'écria Fernando avec chaleur : je ne me séparerai jamais de mon épouse, pas même pour les deux couronnes de l'empereur. Je lui garderai jusqu'au tombeau la foi que je lui ai jurée au pied de l'autel en présence de Dieu. Rien, rien ne nous séparera que la mort seule ! J'ai d'abord appris avec plaisir que j'étais comte ; mais c'était une folie : l'éclat de ce titre ne m'a ébloui qu'un moment, ce rêve a passé aussi vite qu'il est venu. Reprenez votre comté, je n'en veux point. Je suis charmé d'avoir fait

la connaissance d'un oncle dont j'ignorais le nom et l'existence ; mais qu'il ne soit plus question de me séparer de ma Clara. Retournez dans votre belle Espagne ; quant à moi, je resterai ici, dans ma chère Bohême, ma seconde patrie, où je suis heureux, et où je terminerai mes jours, entouré de ma femme et de mes enfants. Je suis même surpris que vous ayez pu me faire une proposition qui blesse toute âme honnête et chrétienne. Maintenant, pardonnez si je vous quitte, je me sens trop ému pour continuer cette conversation. »

Fernando alla trouver son épouse : comme elle lui avait dit qu'elle irait le rejoindre au jardin et qu'il ne la voyait pas arriver, il était inquiet. Il la trouva dans sa chambre, entourée de ses enfants et fondant en larmes avec eux. « Clara, ma chère Clara, au nom du Ciel, qu'as-tu donc ? »

Clara leva douloureusement les yeux sur son mari, et s'écria, en voyant la décoration qui était encore attachée sur son habit : « Oh ! cette étoile est pour moi et mes enfants une véritable étoile de malheur. Te voilà comte maintenant, et moi, je ne suis que la fille d'un pauvre garde-forestier. Ton oncle n'approuvera jamais notre union ; il songe même à nous séparer, à te faire épouser une dame de haut parage après m'avoir abandonnée ; il te forcera même à renier tes

enfants et à leur défendre de porter ton nom. Oh ! je ne survivrai pas à cette douleur, elle me plongera dans la tombe.

— Clara, chère Clara, lui dit Fernando en la serrant dans ses bras, comment peux-tu penser si mal de ton mari, et me croire capable de te répudier et de méconnaître nos enfants ? Dieu m'en garde ! Non, jamais je ne me séparerai de toi. J'ai renoncé à tout mon héritage et fait connaître mes intentions à mon oncle ; et devant toi j'arrache de ma poitrine cette étoile de diamants. Va, toi seule es pour moi l'étoile de bonheur que le Seigneur a fait lever pour embellir mes jours sur la terre. Le lien qui nous unit est indissoluble et sacré : c'est Dieu lui-même qui a reçu nos serments, lui seul pourra nous en relever par la mort. »

Il s'assit près d'elle et lui prodigua les plus tendres consolations. Ses larmes de douleur se changèrent en larmes de joie : « Cher Fernando, combien je t'aime ; ton cœur est si noble ! Ta tendresse, ton attachement pour moi ont été mis à l'épreuve, comme l'or qui passe par le feu : et maintenant je serai, si cela est possible, encore plus heureuse que jamais ! »

Fernando aussi était vivement ému. Les deux époux serrèrent leurs enfants dans leurs bras, et l'heureux père leur dit : « Oui, mes chers

enfants, je reste avec vous et avec votre excellente mère. L'amour, l'union nous rendront plus heureux que toutes les grandeurs et les richesses du monde. »

CHAPITRE XVII.

Heureuse conclusion.

A peine Fernando avait-il rassuré et consolé sa chère Clara, les enfants sautaient encore et poussaient des cris de joie, lorsque la porte s'ouvrit, et Alonzo entra avec Antonio, et s'adressant à Fernando, il lui dit : « Mon cher neveu, je t'en prie, sois donc raisonnable. Il ne s'agit pas ici d'une bagatelle, mais d'une fortune immense, du titre et des privilèges de l'ancienne maison d'Alvarès. Ta femme actuelle ne pourra jamais porter le titre de comtesse, étant d'une naissance roturière. Jamais tu ne pourrais la faire admettre dans les sociétés de la haute noblesse. Songe aux difficultés de ta position. Tes enfants mêmes ne pourront jamais hériter de ton comté, il retombera au domaine de la couronne. Cette perte serait immense. Écoute, je vais acheter pour ta Clara ce château ou quelque

enfants et à leur défendre de porter ton nom. Oh ! je ne survivrai pas à cette douleur, elle me plongera dans la tombe.

— Clara, chère Clara, lui dit Fernando en la serrant dans ses bras, comment peux-tu penser si mal de ton mari, et me croire capable de te répudier et de méconnaître nos enfants ? Dieu m'en garde ! Non, jamais je ne me séparerai de toi. J'ai renoncé à tout mon héritage et fait connaître mes intentions à mon oncle ; et devant toi j'arrache de ma poitrine cette étoile de diamants. Va, toi seule es pour moi l'étoile de bonheur que le Seigneur a fait lever pour embellir mes jours sur la terre. Le lien qui nous unit est indissoluble et sacré : c'est Dieu lui-même qui a reçu nos serments, lui seul pourra nous en relever par la mort. »

Il s'assit près d'elle et lui prodigua les plus tendres consolations. Ses larmes de douleur se changèrent en larmes de joie : « Cher Fernando, combien je t'aime ; ton cœur est si noble ! Ta tendresse, ton attachement pour moi ont été mis à l'épreuve, comme l'or qui passe par le feu : et maintenant je serai, si cela est possible, encore plus heureuse que jamais ! »

Fernando aussi était vivement ému. Les deux époux serrèrent leurs enfants dans leurs bras, et l'heureux père leur dit : « Oui, mes chers

enfants, je reste avec vous et avec votre excellente mère. L'amour, l'union nous rendront plus heureux que toutes les grandeurs et les richesses du monde. »

CHAPITRE XVII.

Heureuse conclusion.

A peine Fernando avait-il rassuré et consolé sa chère Clara, les enfants sautaient encore et poussaient des cris de joie, lorsque la porte s'ouvrit, et Alonzo entra avec Antonio, et s'adressant à Fernando, il lui dit : « Mon cher neveu, je t'en prie, sois donc raisonnable. Il ne s'agit pas ici d'une bagatelle, mais d'une fortune immense, du titre et des privilèges de l'ancienne maison d'Alvarès. Ta femme actuelle ne pourra jamais porter le titre de comtesse, étant d'une naissance roturière. Jamais tu ne pourrais la faire admettre dans les sociétés de la haute noblesse. Songe aux difficultés de ta position. Tes enfants mêmes ne pourront jamais hériter de ton comté, il retombera au domaine de la couronne. Cette perte serait immense. Écoute, je vais acheter pour ta Clara ce château ou quelque

autre beau domaine à quelque prix que ce soit, et je ferai en sorte qu'elle y puisse vivre heureuse avec ses enfants au sein de l'abondance, et toi, tu viendras avec moi en Espagne prendre possession de tes biens. J'en suis fâché pour ta pauvre femme, mais cette séparation est absolument nécessaire et inévitable. »

Clara et ses enfants poussèrent de nouveaux gémissements et des cris de douleur, mais Fernando se leva aussitôt, et se plaçant devant Alonzo, il lui dit avec une noble fermeté : « Mon oncle, vous avez entendu mon dernier mot, je n'ai plus rien à dire, mieux vaut rester pauvre et fidèle à sa parole que de devenir riche et parjure. »

Charles, l'aîné des enfants, s'approcha d'Alonzo et lui cria : « Oh ! vous êtes un méchant oncle ; notre autre oncle, le garde-forestier, est bien plus gentil que vous : quand il vient nous voir, nous nous réjouissons tous, mais vous, vous faites pleurer tout le monde. »

Alonzo fut irrité de la franchise de cet enfant. L'idée qu'un garde-forestier était aussi bien que lui l'oncle de cette petite famille blessa sa fierté. « Tais-toi, petit drôle, lui cria-t-il avec humeur, je ne veux rien savoir de votre parenté. »

Il se promena à pas précipités dans la chambre, et il faillit marcher sur l'étoile que Fer-

nando avait jetée par terre. « Regarde, dit-il à Antonio, l'insolence de mon neveu, il jette par terre le signe d'honneur de ma famille pour qu'on le foule aux pieds : c'est horrible, c'est affreux ! »

Et sa fureur était au comble. Mais Antonio, que la douleur de la mère et des enfants fondant en larmes avait vivement ému, prit le comte par la main, le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre à l'autre bout de la salle, et lui parla ainsi :

« Seigneur, vous vous efforcerez en vain de séparer ces deux époux, et pour vous parler franchement, c'est votre orgueil, votre ambition sans bornes, et non une sage réflexion, qui vous portent à agir ainsi. Cet orgueil et cette ambition ont déjà causé bien des chagrins dans votre vie et dans votre famille, c'est à ces deux vices que vous devez vos malheurs, ceux de votre épouse, de vos enfants et d'un grand nombre d'autres personnes. Votre épouse, l'excellente Blanca, si douce, si modeste, vivrait peut-être sans les chagrins que lui ont causés vos trames ambitieuses. Les fausses idées de point d'honneur que vous inspiriez à votre fils Philippe ont causé sa mort prématurée. Et qui donc est cause que Fernando, issu d'une noble famille, a été forcé de se mettre commis-marchand, de quit-

ter sa patrie et de chercher un asile en terre étrangère? Vous le savez.... Je n'ai pas besoin de vous parler de moi; mais combien ne m'avez-vous pas rendu malheureux en me faisant l'instrument de vos projets ambitieux; votre propre vie a été une longue série de peines et d'angoisses que vous auriez pu éviter. Et à peine Dieu vous a-t-il accordé la grâce de vous décharger du poids qui pesait sur votre conscience en ramenant dans vos bras ce vertueux Fernando dont vous pensiez être le meurtrier, que vous recommencez à le persécuter, lui, sa femme et ses enfants! Oh! non, vous ne vous êtes pas encore rapproché de Dieu; votre conversion n'a encore été ni véritable ni complète. Vous êtes loin d'avoir l'esprit d'humilité et de charité d'un disciple de Jésus Christ. Oh! pensez aux beaux exemples qu'il nous a donnés en descendant sur la terre et supportant toutes les misères humaines, toujours humble et charitable, jusqu'à laver les pieds de ses apôtres, jusqu'à se soumettre à l'opprobre sur la croix pour nous racheter et nous mériter par sa mort la vie éternelle. Si vous voulez être un vrai chrétien, soyez humble et charitable avant tout.»

Alonzo, l'âme vivement ébranlée, resta un moment comme absorbé dans ses réflexions, puis il dit: « Vous avez raison, Père Antonio;

si on m'avait toujours dit la vérité comme vous venez de me la dire, je me serais épargné bien des chagrins et je serais devenu meilleur. Je vous remercie de vos bons conseils et je les suivrai. »

Il alla trouver Fernando, que sa femme et ses enfants tenaient étroitement serré comme s'ils eussent craint qu'on ne le leur enlevât, et dit avec un regard serein et plein de bienveillance: « Cher Fernando, chère Clara, je ratifie votre union, vivez heureux comme par le passé. »

Fernando et Clara, transportés de joie, tombèrent aux pieds de leur oncle, et le supplièrent de leur donner sa bénédiction, et les enfants suivirent l'exemple de leurs parents. « Non, non, s'écria-t-il, je ne puis consentir à ce que vous vous agenouilliez devant moi. Je n'ai pas mérité un pareil hommage. Je vous en prie, levez-vous.

— Pas avant que vous nous ayez bénis, répondit Fernando.

— Eh bien! soit, dit Alonzo avec une profonde émotion. Que le Seigneur bénisse votre union et qu'il répande ses grâces sur vous et sur vos enfants! » Puis il les releva et les embrassa les uns après les autres, et des larmes de joie coulaient de ses yeux: il ressentait un bonheur tel que jamais il n'en avait éprouvé de pareil.

Cette réconciliation fut suivie des entretiens les plus doux, auxquels Clara, en bonne ménagère, se déroba bientôt pour veiller aux apprêts d'un bon souper. Toute la famille s'assit à table, et Alonzo se sentit une joie, un bonheur et un contentement intérieur qui l'étonnait lui-même. Il s'amusa du naïf babil des enfants et pria les parents de les laisser jaser à leur aise. « Mon Dieu, se dit-il à la fin du repas, que vous êtes bon à mon égard. Quelle vie heureuse vous m'avez préparée pour ma vieillesse. Seul et délaissé, je menais une triste existence dans mes magnifiques châteaux; autour de moi régnait un silence semblable à celui de la tombe. J'avais survécu à ma femme et à mes enfants, et vous venez de me rendre une famille nouvelle qui m'entoure de tant d'amour. Mon Dieu, je vous rends grâces. Oui, toute ma vie sera consacrée à vous témoigner ma vive reconnaissance de ce que vous avez fait pour moi! »

Alonzo résolut de passer quelques jours dans cette famille, au milieu de laquelle il goûtait un bonheur si pur, puis de se rendre avec elle à la résidence de l'empereur pour lui présenter Fernando et faire constater ses titres. Pendant son séjour dans ce château, le comte de Gallas, son épouse et la comtesse d'Obersdorf vinrent à l'improviste visiter leurs domaines en Bohême

et présenter leurs félicitations aux jeunes époux sur le changement qui s'était opéré dans leur position; car Fernando les en avait instruits. Ils en avaient été tellement surpris et enchantés, qu'ils venaient lui en témoigner personnellement leur satisfaction. Alonzo fut ravi, quand il vit le comte de Gallas non-seulement traiter son ancien intendant comme son égal en rang, mais encore lui témoigner une estime et une considération particulières, et que les deux comtesses embrassèrent tendrement la modeste Clara. Peu de temps après il partit avec Fernando et sa famille pour la cour.

Il fit demander à l'empereur une audience particulière, qui lui fut accordée sur-le-champ; car Alonzo jouissait d'une haute considération dans le monde et à la cour, à cause des services qu'il avait rendus à sa patrie. Là, sans faire mention de son crime, il raconta à l'empereur que Bernardo del Rio, son ennemi, s'était emparé du jeune Fernando auquel néanmoins il avait donné une excellente éducation, mais que, surpris par la mort, il n'avait pu mettre à exécution ses projets de vengeance. Alonzo raconta ensuite la vie de cet enfant, son départ pour Londres, pour la Bohême, et son mariage avec Clara Hermann, fille d'un garde-forestier, et il déclara son intention de réintégrer son

neveu Fernando dans l'héritage de son père.

L'empereur répondit que, d'après les lois espagnoles, les enfants de Fernando ne pouvaient avoir aucun droit de succession au comté d'Alvarès, à cause du défaut de noblesse de leur mère, et qu'il n'était pas en sa puissance d'abroger ni d'éluder cette loi; mais en qualité d'empereur d'Allemagne il allait, par égard pour leur oncle, rétablir d'une autre manière la fortune des descendants du comte d'Alvarès.

Alonzo eut soin de faire vêtir magnifiquement son neveu et sa nièce, à laquelle il donna les riches parures que la mère de Fernando avait autrefois léguées à son amie dona Blanca, et il présenta les deux époux à l'empereur. La pauvre Clara était toute tremblante de paraître devant le puissant monarque de la chrétienté. L'empereur les accueillit de la manière la plus gracieuse et dit : « Fernando d'Alvarès, votre oncle vous a déjà dit par quels motifs je ne puis promettre à vos enfants la transmission de l'héritage de vos ancêtres en Espagne. Mais il se trouve en ce moment en Silésie une très-belle et considérable seigneurie à vendre. Votre oncle m'a une fois prêté une somme d'argent qui équivaut à la valeur de ce bien. Je vous rends cette somme, allez acheter cette seigneurie, et soyez envers moi sur le sol d'Allemagne un sujet

aussi fidèle que votre père et votre oncle l'ont été en Espagne. Quant à vous, belle Clara, que vos rares qualités ont anoblie depuis longtemps, je vais vous faire expédier des lettres de noblesse signées de ma main.»

Les deux époux se jetèrent aux pieds du monarque, dont ils baisèrent respectueusement la main, et le remercièrent de cette faveur. « Don Fernando et dona Clara, levez-vous, dit l'empereur, et comptez sur ma bienveillance.»

Alonzo, ravi de cette marque éclatante de la faveur impériale, partit avec Fernando et sa famille pour la Silésie afin de voir le domaine. Ils le trouvèrent magnifique, l'achetèrent sur-le-champ et s'y installèrent. Fernando et Clara, restés constamment pieux et modestes, se sentaient au comble du bonheur, non point parce qu'étant devenus plus riches, le luxe les environnait, mais parce qu'ils se voyaient plus en état de faire du bien à leurs semblables.

Alonzo, qui d'abord avait l'intention de retourner en Espagne, se décida bientôt à rester au milieu de son intéressante famille qui le pressait avec les plus vives instances de renoncer à ce projet de séparation. Ému jusqu'aux larmes de toutes ces marques d'amour et d'attachement, il céda, et leur dit : « Non, mes chers enfants, non, je n'ai pas le courage de vous quit-

ter; je veux demeurer avec vous, c'est vous qui me fermerez les yeux. J'avais en Espagne, le plus beau pays du monde, tout ce qu'un homme peut désirer, rang, honneurs, richesses et tous les agréments de la vie, et avec tout cela j'étais loin d'être heureux: il me manquait le point essentiel, un cœur exempt de passions et où régnât la douce paix. L'aspect constant de votre félicité domestique, de votre contentement, de votre mépris de tous les faux plaisirs, de votre bienfaisance sans ostentation qui embellit les jours de tous ceux qui vous entourent, m'ont appris où il faut chercher le véritable bonheur dans cette vie.»

Il demeura donc; Antonio devint aumônier du château et desservit la chapelle qu'on fit restaurer et embellir avec une magnificence digne du culte divin. Alonzo vivait dans la piété; il mettait toute son ambition à se rendre agréable à Dieu, il chercha sa joie et sa satisfaction dans la joie et la satisfaction qu'il procurait aux autres. Souvent il disait: « L'été de ma vie fut sombre et pénible, troublé même par d'épouvantables orages: et ce fut ma propre faute. Je ne puis assez remercier le Seigneur de m'avoir accordé, malgré mon indignité et contre toute mon attente, un automne si beau et si serein. Je n'ai trouvé la paix et le contentement qu'après

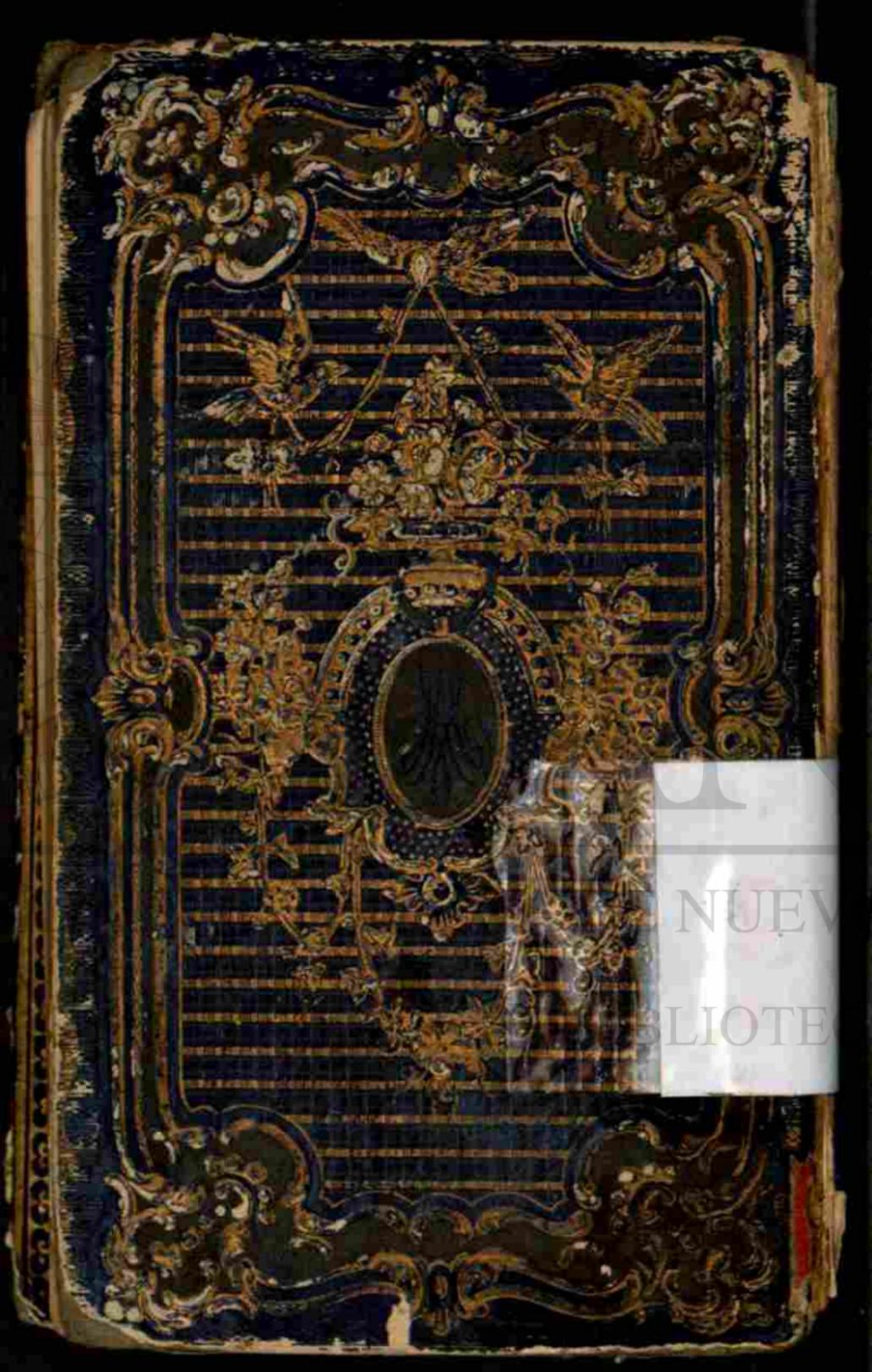
m'être entièrement voué à Dieu et être devenu humble et bienveillant envers tout le monde. Sans la crainte de Dieu, sans l'amour de l'humanité, il n'y a point de jouissances en ce monde.»

Bien souvent aussi ce digne vieillard répétait à ses petits-neveux: « Souvenez-vous toute votre vie, mes chers enfants, qu'il n'y a pas de bonheur possible sans la vertu, ni de vertu sans la religion.»

FIN.

TABLE

CHAPITRE I. — Naissance de Fernando.....	1
CHAP. II. — L'orphelin.....	9
CHAP. III. — Première éducation.....	13
CHAP. IV. — Pedro le musicien. — Horrible complot.	31
CHAP. V. — Le départ. — Le poison.....	43
CHAP. VI. — Une journée d'anxiété.....	52
CHAP. VII. — L'assassinat.....	57
CHAP. VIII. — Le libérateur.....	64
CHAP. IX. — L'ermitage.....	69
CHAP. X. — L'ambassadeur.....	75
CHAP. XI. — Le mariage.....	84
CHAP. XII. — Le grand d'Espagne.....	90
CHAP. XIII. — Le crime puni.....	100
CHAP. XIV. — Le pécheur réconcilié.....	106
CHAP. XV. — L'injustice réparée.....	117
CHAP. XVI. — Orgueil et fidélité.....	124
CHAP. XVII. — Heureuse conclusion.....	129



NUEN

BLIOTE